

Pierre Carlet de Chamblain Marivaux de

La Vie De Marianne, Ou Les Aventures De Madame La Comtesse De ***

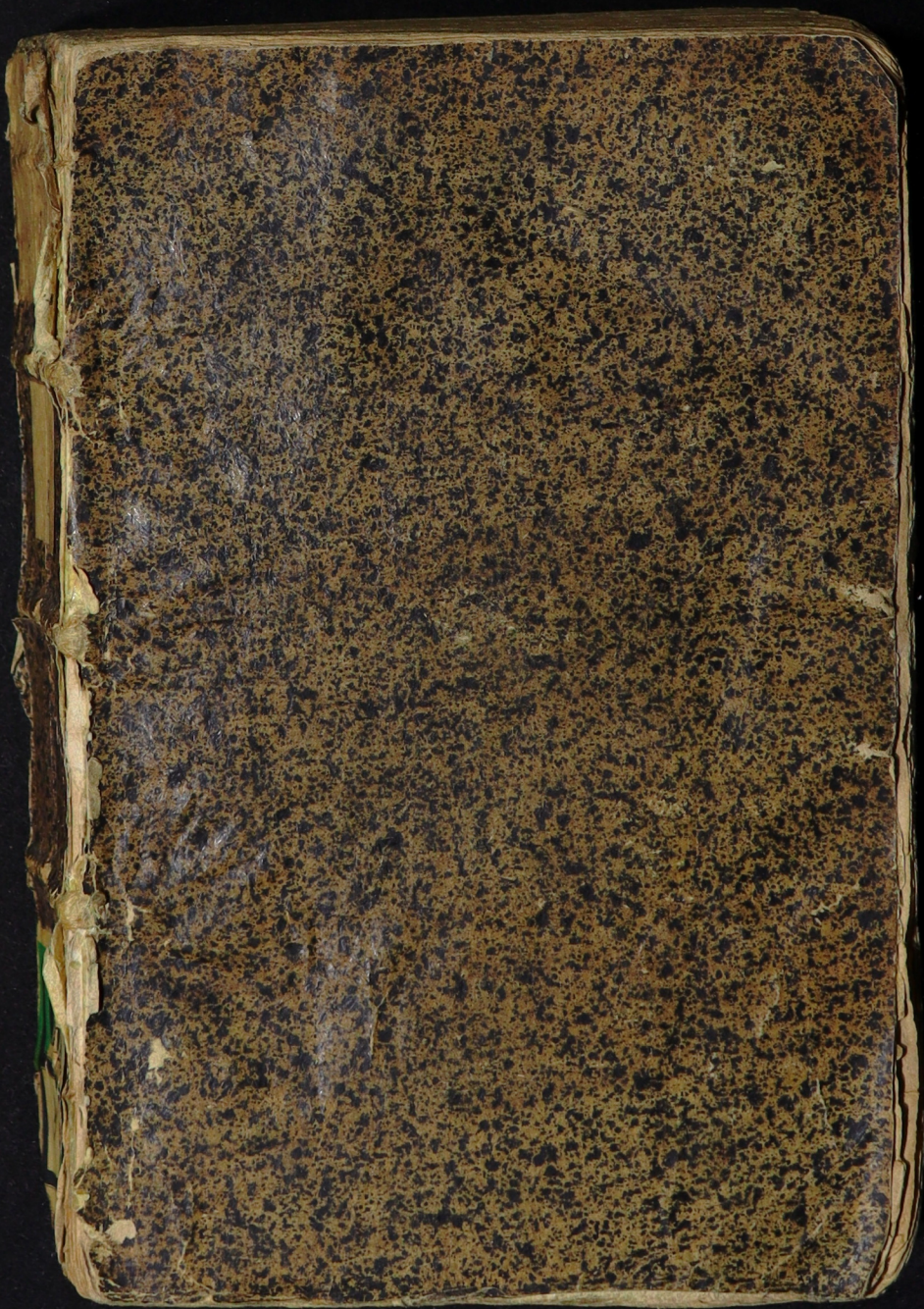
Sixieme Partie

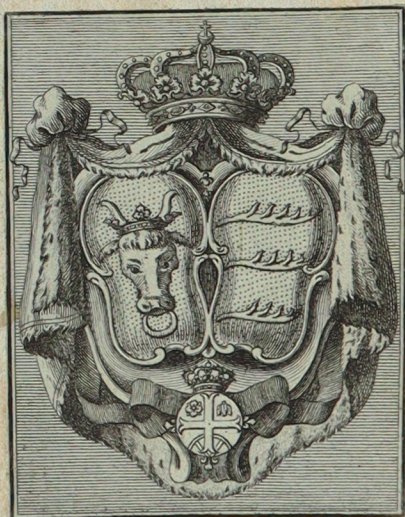
A Francfort: Aux Depens De La Compagnie, MDCCXXXVII.

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1771731397>

Band (Druck) Freier  Zugang







Per 5.

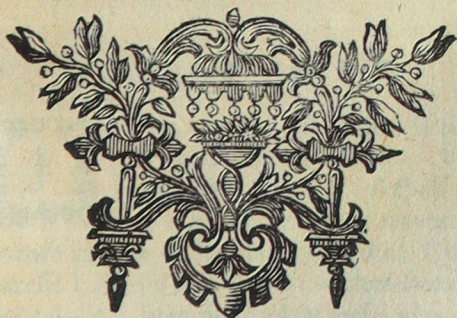
Onve
9225

LA VIE
DE
MARIANNE,

OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***

Par Monsieur DE MARIVAUX.

SIXIEME PARTIE.



A FRANCFORT,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
M DCC XXXVII.

LA VIE
DE
MARIAHNE
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE
Par Monsieur de Marivaux
SIXIEME PARTIE



A FRANCOFORT,
AUX DEBENS DE LA COMPAGNIE
M DCC XXXVII

6.



LA VIE
DE
MARIANNE,
OU LES
AVANTURES DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

SIXIEME PARTIE.

JE vous envoie, Madame, la sixième Partie de ma Vie. Vous voilà fort étonnée, n'est-il pas vrai ? Est ce que vous n'avez pas encore achevé de lire la cinquième ? Quelle paresse ! Allons, Madame : tâchez donc de me suivre ; lisez du moins aussi vite que j'écris.

Mais, me dites-vous, d'où peut venir en effet tant de diligence ; vous, qui jus-

L A V I E

qu'ici n'en avez jamais eu, quoique vous m'avez toujours promis d'en avoir?

C'est que ma promesse gâtoit tout. Cette diligence alors étoit comme d'obligation, je vous la devois, & on a de la peine à payer ses dettes. A présent, que je ne vous la dois plus, que je vous ai dit qu'il ne falloit plus y compter, je me fais un plaisir de vous la donner pour rien; cela me réjouit. Je m'imagine être généreuse, au lieu que je n'aurois été qu'exacte; ce qui est bien différent.

Reprenons le fil de notre discours. J'ai l'Histoire d'une Religieuse à vous raconter: je n'avois pourtant résolu de vous parler que de moi, & cet épisode n'entroit pas dans mon plan; mais, puisque vous m'en paroissez curieuse, que je n'écris que pour vous amuser, & que c'est une chose que je trouve sur mon chemin, il ne seroit pas juste de vous en priver. Attendez un moment: je vais bientôt rejoindre cette Religieuse en question; & ce sera elle, qui vous satisfera.

Vous m'avez au reste, que vous avez laissé lire mes Aventures à plusieurs de vos amis. Vous me dites, qu'il y en a quelques-uns, à qui les Réflexions que j'y fais souvent n'ont pas déplû; qu'il y en a d'autres, qui s'en seroient bien passés. Je suis

à présent comme ces derniers ; je m'en passerai bien aussi , ma Religieuse de même : ce ne sera Pas une babillarde comme je l'ai été : elle ira vite ; & , quand ce sera mon tour à parler , je ferai comme elle.

Mais , je songe que ce mot de babillarde ; que je viens de mettre là sur mon compte , pourroit facher d'honnêtes gens qui ont aimé mes Réflexions. Si elles n'ont été que du babil , ils ont donc eu tort de s'y plaire ; ce sont donc des lecteurs de mauvais goût ? Non pas , Messieurs , non pas ; je ne suis point de cet avis : au contraire , je n'oserois dire le cas que je fais de vous , ni combien je me sens flattée de votre approbation là-dessus. Quand je m'appelle une babillarde , entre nous , ce n'est qu'en badinant , & que par complaisance pour ceux qui m'ont peut-être trouvée telle ; & la vérité est , que je continuerois de l'être , s'il n'étoit pas plus aisé de ne l'être point. Vous me faites beaucoup d'honneur , en approuvant que je réfléchisse ; mais aussi , ceux qui veulent que je m'en tienne au simple récit des faits , me font grand plaisir : mon amour-propre est pour vous , mais ma paresse se déclare pour eux ; & je suis un peu revenue des vanitez de ce monde : à mon âge , on préfère ce qui est commode à ce qui n'est que glorieux. Je soupçonne d'ailleurs , (& je

vous le dis en secret,) je soupçonne que vous n'êtes pas le plus grand nombre. Ajoutez à cela la difficulté de vous servir, & vous excuserez le parti que je vais prendre.

Nous en étions aux discours que Mademoiselle de Fare & Valville tinrent à Favier ; j'ai dit que cette précaution qu'ils prirent fut inutile.

Vous avez vû que Favier s'étoit retirée avant que la Dutour s'en allât, & il n'y avoit tout au plus qu'un quart-d'heure qu'elle avoit disparu quand elle revint ; mais, ce quart-d'heure, elle l'avoit déjà employé contre moi. De ma chambre, elle s'étoit rendue chez Madame de Fare, à qui elle avoit conté tout ce qu'elle venoit de voir & d'entendre.

Elle n'osa nous l'avouër. Mademoiselle de Fare le prit avec elle sur un ton qui l'en empêcha, & qui lui fit peur. J'observai seulement, comme je vous l'ai déjà dit, qu'elle rougit ; &, à travers l'accablement où j'étois, je ne tirai pas un bon augure de cette rougeur.

Elle sortit assez déconcertée, & Mademoiselle de Fare se remit à me consoler. Je lui tenois une main que je baignois de mes larmes ; elle répondoit à cette action par les caresses les plus affectueuses.

Eh ! ma chere amie, cessez donc de pleurer,

rer, me disoit-elle : que craignez-vous ? Cette fille ne dira mot, soyez-en persuadée (c'étoit de Favier dont elle parloit) nous venons de l'interesser par tous les motifs qui peuvent lui fermer la bouche. Je lui ai dit, que son indiscretion la perdrait, que son silence feroit sa fortune ; &, après les menaces dont je l'ai intimidée, après les récompenses que je lui ai promises, concevez-vous qu'elle ne se taise pas ? Y a-t-il quelque apparence qu'elle nous trahisse ? Tranquillisez-vous donc : donnez-moi cette marque d'amitié & de confiance ; ou bien je croirai à présent, que c'est à cause de moi que vous pleurez, tant je croirai que vous rougissez de m'avoir eu pour témoin de ce qui s'est passé, & que vous me soupçonnez d'avoir quelque sentiment qui vous humilie ; moi, qui ne vous en aime que davantage, qui ne m'en sens que plus liée à vous ; moi, pour qui vous n'en devenez que plus intéressante, & qui n'en aurai toute ma vie que plus d'égards pour vous. Je le croirai, vous dis-je ; & voyez en ce cas combien j'aurai lieu de me plaindre de vous, combien votre douleur m'offenseroit, & feroit desobligeante pour un cœur comme le mien.

Ce discours redoubloit mon attendrissement, & par conséquent mes larmes. Je

n'avois pas la force de parler ; mais, je donnois mille baisers sur la main que je tenois toujours, & que je pressois entre les miennes en signe de reconnoissance.

Quelqu'un peut venir, me disoit de son côté Valville ; Madame de Fare elle même va peut-être arriver : que voulez-vous qu'elle pense de l'état où vous êtes ? Quelle raison lui en rendons-nous, & de quoi vous affligez-vous tant ? Ceci n'aura point de suite. C'est moi qui vous le garantis, ajoutoit-il en se jettant à mes genoux, avec plus d'amour, avec plus de passion, ce me semble, qu'il n'en avoit jamais eu : & mes regards, que je laissois tomber tour à tour sur l'amant & l'amie, leur exprimoient combien j'étois sensible à tout ce qu'ils me disoient tous deux de doux & de consolant, quand nous entendîmes marcher près de ma chambre.

C'étoit Madame de Fare, qui entra un moment après. Sa fille & Valville s'assirent à côté de moi, & j'essuai mes pleurs avant qu'elle parût : mais, l'impression des mouvemens dont j'avois été agitée me restoit sur le visage ; on y voyoit encore un air de douleur & de consternation que je ne pouvois pas en ôter.

Feignez d'être malade, se hâta de me dire Mademoiselle de Fare, & nous suppose-

posérons que vous venez de vous trouver mal.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, que nous vîmes sa mere. Je ne la saluai que d'une simple inclination de tête, à cause de la foiblesse que nous étions convenus que j'affecterois, & qui étoit assez réelle.

Madame de Fare me regarda, & ne me salua pas non plus.

Est-ce qu'elle est indisposée ? dit-elle à Valville d'un air indifférent & peu civil. Oui, Madame, répondit-il, nous avons eu beaucoup de peine à faire revenir Mademoiselle d'un évanouissement qui lui a pris : & elle est encore extrêmement foible, ajouta Mademoiselle de Fare, que je vis surpris du peu de façon que faisoit sa mere en parlant de moi.

Mais, reprit cette Dame du même ton, & sans jamais dire Mademoiselle, si elle veut, on la ramenera à Paris : je lui prêterai mon carosse.

Madame, lui dit séchement Valville, le vôtre n'est pas nécessaire ; elle s'en retournera dans le mien qui est venu me prendre.

Vous avez raison, cela est égal, répartit-elle. Quoi ! ma mere, tout à l'heure ? s'écria la fille : je serois d'avis qu'on attendît à tantôt.

Non, Mademoiselle, dis-je alors à mon

tour, en m'appuyant sur le bras de Valville pour me lever; non, laissez-moi partir: je vous rends mille graces de votre attention pour moi; mais, effectivement, il vaut mieux que je me retire, & je sens bien qu'il ne faut pas que je reste ici plus long-tems. Descendons, Monsieur: je ferai bien-aise de prendre l'air; en attendant que votre carrosse soit prêt.

Mais, ma mere, reprit une seconde fois Mademoiselle de Fare, prenez donc garde: laisserons-nous Mademoiselle s'en retourner toute seule dans ce carrosse? Et, puisqu'elle veut absolument se retirer, n'êtes-vous pas d'avis que nous la ramenions, ou du moins que je prenne une de vos femmes avec moi pour la reconduire jnsqu'à son Couvent, ou chez Madame de Miran qui vous l'a confiée? Sans quoi, il n'y a ici que Monsieur de Valville qui pourroit l'accompagner; & il ne seroit pas dans l'ordre, qu'il partît avec elle.

Non, reprit la mere en souriant; mais, dites-moi, Monsieur de Valville: j'attens compagnie, ni ma fille ni moi ne pouvons quitter; ne suffira-t-il pas d'une de mes femmes? Je vous donnerai celle qui l'a habillée. Il n'y a qu'un pas d'ici à Paris. N'est-ce pas, ma belle enfant? ce sera assez.

Valville, indigné d'un procédé si cavalier,
ne

ne répondit mot. Je n'ai besoin de personne, Madame, lui dis-je, pleinement persuadée que cette Femme-de-Chambre qu'elle m'offroit avoit parlé, je n'ai besoin de personne.

Et c'étoit en sortant de la chambre avec Valville, que je disois cela. Mademoiselle de Fare baissoit les yeux d'un air d'étonnement, qui n'étoit pas à la louange de sa mere.

Madame, dit Valville à Madame de Fare, d'un ton aussi brusque que dégagé, Mademoiselle va prendre mon équipage; vous avez offert le vôtre, vous n'avez qu'à me le prêter pour la suivre: l'état où elle est m'inquiète; & s'il lui arrivoit quelque chose, je serai à portée de lui faire donner du secours.

Eh! d'où vient nous quitter? dit-elle toujours en souriant: qu'estce que cela signifie? Je n'en vois pas la nécessité, puisque je lui offre une de mes femmes avec elle. Aime-t-elle mieux rester? Vous sçavez qu'à quatre ou cinq heures il doit lui venir une voiture, que Madame de Miran a dit qu'elle enverroit; & comme elle est malade, & que j'aurai compagnie, elle mangera dans sa chambre.

Oui, dit-il, l'expédient seroit assez commode; mais, je ne crois pas qu'il lui convienne.

Votre sérieux me divertit, mon cousin, lui répartit-elle; au surplus, s'il n'y a pas moyen

moyen de vous arrêter, mon carosse est à votre service.

Bourguignon, ajouta t elle tout de suite en parlant à un Laquais qui se rencontra là, qu'on mette les chevaux au carosse. Je pense que voici du monde qui vient : Adieu, Monsieur : nous nous reverrons ; mais, il y a bien de la méchante humeur à vous à nous quitter. Ma belle enfant, je suis votre servante ; allez, ce ne sera rien ; faites-la déjeuner avant qu'elle parte. Là-dessus, elle prit congé de nous : & puis se retournant, venez, ma fille, dit-elle à Mademoiselle de Fare ; venez, j'ai à vous parler.

Dans un instant, ma mere, je vous suis, répondit la fille en nous regardant tristement Valville & moi : je ne comprends rien à ces manières-ci, nous dit-elle ; elles ne ressemblent point à celles de hier au soir : quelle en peut être la cause ? Est-ce que cette miserable femme l'auroit déjà instruite ? J'ai de la peine à le croire.

N'en doutez point, reprit Valville, qui avoit fait donner ses ordres à son Cocher : mais, n'importe, elle sçait l'intérêt que ma mere prend à Mademoiselle ; & tout ce qu'on peut lui avoir dit ne la dispense pas des égards & des politesses qu'elle devoit conserver pour elle. D'ailleurs, à propos de quoi en agit-elle si mal avec une jeune per-

personne pour qui elle à vû que ma mere
 & moi nous avons les plus grandes atten-
 tions? Cette Lingere, dont on lui a rappor-
 té les discours, n'a-t-elle pas pû se trom-
 per, & prendre Mademoiselle pour une au-
 tre? Mademoiselle lui a-t-elle répondu un
 mot? Est-elle convenue de ce qu'elle lui di-
 soit? Il est vrai, qu'elle a pleuré: mais,
 c'est peut-être à cause qu'elle a cru qu'on
 vouloit lui faire injure; c'étoit surprise, ou
 timidité; & tout cela est possible dans une
 personne de son âge, qui se voit apostrophée
 avec tant de hardiesse. Ce n'est pas à vous,
 ma chere cousine, à qui ce que je dis-là
 s'adresse: vous sçavez avec quelle confiance
 je me suis livré à vous là-dessus. Je veux
 seulement dire, que Madame de Fare devoit
 du moins suspendre son jugement, & ne
 pas s'en rapporter à une Femme de Cham-
 bre, qui a pû mal entendre, qui a pû ajou-
 ter à ce qu'elle a entendu, & qui elle-mê-
 me n'a raconté ce qu'elle n'a sçû que d'après
 une autre femme, qui, comme je l'ai dit,
 peut avoir été trompée par quelque ressem-
 blance: & supposez qu'elle ne se soit point
 méprise, il s'agit ici de faits qui méritent
 bien qu'on s'en assure, ou qu'on les éclair-
 cisse; d'autant plus qu'il peut y entrer une
 infinité de circonstances qui changent consi-
 dérablement les choses, comme le sont les
 cir-

circonstances que je vous ai dites, & qui font bien voir que Mademoiselle est à plaindre, mais qui ne donnent droit à qui que ce soit de la traiter comme on vient de le faire.

Et il falloit voir avec quel feu, avec quelle douleur, s'énonçoit Valville; & toute la tendresse qu'il mettoit pour moi dans ce qu'il disoit.

Si Madame de Fare avoit votre cœur & votre façon de penser, Mademoiselle, ajouta-t-il, je lui aurois tout avoué; mais, je m'en suis abstenu. C'est un détail, vous me permettrez de le dire, qui n'est pas fait pour un esprit comme le sien. Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, elle vous aime, vous avez du pouvoir sur elle, tâchez d'obtenir qu'elle se taise: dites-lui, que ma mere le lui demande en grace; & que, si elle y manque, c'est se déclarer notre ennemie, & m'outrager personnellement sans retour. Enfin, ma chere cousine, dites-lui l'intérêt que vous prenez à ce qui nous regarde, & tout le chagrin qu'elle feroit à vous-même, si elle ne nous gardoit pas le secret.

Ne vous inquiétez point, lui repartit Mademoiselle de Fare; elle se taira, Monsieur: je vais tout à l'heure me jeter à ses genoux pour l'y engager, & j'en viendrai à bout.

Mais, du ton dont elle nous le promettoit,

toit, on voyoit bien, qu'elle souhaitoit plus de réussir, qu'elle ne l'espéroit, & elle avoit raison.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, je soupairois, & j'étois consternée: il n'y a plus de remède, m'écriois-je quelquefois, nous n'en reviendrons point. Et, en effet, qui n'auroit pas pensé, que cet événement-ci romproit notre mariage, & qu'il en naîtroit des obstacles insurmontables?

Et si Madame de Miran les surmonte, me disois-je en moi-même, si elle a ce courage-là, aurai-je celui d'abuser de toutes ses bontez, de l'exposer à tout le blâme, à tous les reproches, qu'elle en essuiera de sa famille? Pourrai-je être heureuse, si mon bonheur dans les suites devient un sujet de honte & de repentir pour elle?

Voilà ce qui me passoit dans l'esprit, en supposant même que Madame de Miran ne se rebutât point, & tint bon contre l'ignominie que cette Avanture-ci répandroit sur moi, si elle éclatoit, comme il y avoit tout lieu de croire qu'elle éclateroit.

Les deux carosses, celui de Madame de Fare, & celui de Valville, arrivèrent dans la cour. Mademoiselle de Fare m'embrassa: elle me tint long-tems entre ses bras, je ne pouvois m'en arracher; & je montai la larme à l'œil dans le carosse de Valville, renvoy-

voyée, pour ainsi dire, avec moquerie, d'une maison où l'on m'avoit reçue la veille avec tant d'accueil.

Me voici partie. Valville me suivoit dans son équipage: nous nous trouvions quelquefois de front; & nous nous parlions alors.

Il affectoit une gayeté, qu'assurément il n'avoit pas: &, dans un moment où son carrosse étoit extrêmement près du mien,

Songez-vous encore à ce qui s'est passé, me dit-il assez bas, & en avançant sa tête? Pour moi, ajouta-t-il, il n'y a que l'attention que vous y faites qui me fâche.

Non, non, Monsieur, lui répondis-je, ceci n'est pas aussi indifférent que vous le croyez; &, moins vous y êtes sensible, & plus vous méritez que j'y pense.

Nous ne sçaurions continuer la conversation, me répondit-il: mais, allez-vous rentrer dans votre Couvent, & ne jugez-vous pas à propos de voir ma mere auparavant?

Il n'y a pas moyen, lui dis-je: vous sçavez l'état où nous avons laissé Monsieur de Climal. Madame de Miran est peut-être actuellement dans l'embarras: ainsi, il vaut mieux retourner chez moi.

Je crois, reprit Valville, que je vois de loin le carrosse de ma mere. Il ne se trompoit pas; & Madame de Miran ne l'envoyoit plutôt qu'elle ne l'avoit dit, que pour aver-

tir

rir Valville , que M. de Climal étoit mort.

Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de douleur : elle m'affligea moi-même très-sé-rieusement ; les dernières actions du défunt me l'avoient rendu cher , & je pleurai de tout mon cœur.

Je descendis alors du carrosse de Valville , à qui je le laissai : il renvoya l'équipage de Madame de Fare ; & je me mis dans celui de Madame de Miran , dont le Cocher avoit ordre de me ramener au Couvent , où j'arri-vai fort abattue , & roulant mille tristes pen- sées dans ma tête.

Je fus trois jours sans voir personne de chez Madame de Miran.

Le quatrième au matin , un Laquais vint de sa part me dire qu'elle avoit été incom- modée , & que je la verrais le lendemain ; & , dans l'instant que je quittois ce Domesti- que , il tira mystérieusement de sa poche un billet que Valville l'avoit chargé de me don- ner , & que j'allai lire dans ma chambre.

Je n'ai pas instruit ma mere de l'accident qui vous est arrivé chez Madame de Fare , me disoit-il ; peut-être cette Dame sera-t-elle discrète en faveur de sa fille , qui l'en aura fortement pressée ; & , dans l'espérance que j'en ai , j'ai crû devoir cacher à ma mere une aventure , qu'il vaut mieux qu'elle igno-

re, s'il est possible, & qui ne serviroit qu'à l'inquiéter. Elle vous verra demain, m'a-t-elle dit. J'ai parlé à la Dutour : je l'ai mise dans nos intérêts ; rien n'a encore transpiré. Gardez-vous de votre côté, je vous prie, de rien dire à ma mere. Voilà quelle étoit à peu près la substance de son billet, que je lus en secouant la tête à l'endroit où il me recommandoit le silence.

Vous avez beau dire, lui répondis-je en moi-même : il ne sera pas généreux de me taire ; il y aura à cela une espèce de trahison ou de fourberie, à laquelle Madame de Miran ne doit point s'attendre de ma part : ce sera lui manquer de reconnoissance, & je ne scaurois me résoudre à une dissimulation si ingrate ; il me semble que je dois lui déclarer tout, à quelque prix que ce soit.

En pensant ainsi, pourtant, je n'étois pas encore déterminée à ce que je ferois : mais, cette mauvaise finelle, dont on me conseilloit d'user, répugnoit à mon cœur ; de sorte que je restai jusqu'au lendemain fort agitée, & sans prendre de résolution là-dessus. A trois heures après-midi, on m'annonça Madame de Miran, & j'allai la trouver au Parloir dans une émotion qui venoit de plusieurs motifs. Et les voici.

Me tairai-je ? C'est assurément le plus sûr, me disois-je ; mais, ce n'est pas le plus honnête,

nête, & je trouve cela lâche. Parlerai-je ? C'est le parti le plus digne ; mais, d'un autre côté, le plus dangereux. Il falloit se hâter d'opter, & j'étois déjà devant Madame de Miran sans m'être encore arrêtée à rien.

Il est quelquefois difficile de décider entre la fortune & son devoir. Quand je dis ma fortune, je parle de celle de mon cœur que je risquois de perdre, & du bonheur qu'il y auroit pour moi à me voir unie à un homme qui m'étoit cher ; car, je ne songeois point du tout aux biens de Valville, non plus qu'au rang qu'il me donneroit. Quand on aime bien, on ne pense qu'à son amour : il absorbe toute autre considération ; & le reste, de quelque conséquence qu'il fût, ne m'auroit pas fait hésiter un instant. Mais, il s'agissoit de céler à Madame de Miran un accident qu'il importoit qu'elle sçût, à cause des inconveniens qui le suivroient.

Ma fille, me dit-elle, voici un Contrat de douze-cens livres de rente qui vous appartient, & que je vous apporte ; il est en bonne forme, vous pouvez vous en fier à moi ; c'est mon frere, qui vous le laisse ; & mon fils, qui est son héritier, n'y perd rien, puisque vous devez l'épouser, & que cela lui revient : mais, n'importe, prenez ; c'est un bien qui est à vous, & j'aime encore mieux eux dans cette occasion - ci qu'il le tiennent de

B 2

vous

vous que de son oncle. Voyez, je vous prie, quel début !

Hélas ! ma mere, lui répondis-je, ce qui me touche le plus dans tout cela, c'est la manière dont vous me traitez. Mon Dieu ! que je vous ai d'obligations ! Y a-t-il rien qui vaille la tendresse dont vous m'honorez ? Vous sçavez, ma mere, que j'aime Monsieur de Valville ; mais, mon cœur est encore plus à vous qu'à lui ; ma reconnoissance pour vous m'est plus chere que mon amour. Et, là-dessus, je me mis à pleurer. Va, Marianne, me dit-elle, ta reconnoissance me fait grand plaisir ; mais, je n'en veux jamais d'autre de toi, que celle qu'une fille doit avoir pour une mere bien rendre : voilà de quelle espèce j'exige que soit la tienne. Souvien-toi, que ce n'est plus une étrangère ; mais, que c'est ma fille, que j'aime. Tu vas bien-tôt achever de la devenir ; & je t'avoue qu'à present je le souhaite autant que toi. Je vieillis, je viens de perdre le seul qui me restoit, j'ensens que je me détache de la vie ; & je ne m'y propose plus d'autre douceur, que celle d'avoir Marianne auprès de moi : je ne pourrois plus me passer de ma fille.

Mes pleurs recommencèrent à ce discours : je te retirerai d'ici dans quelques jours, ajouta-t-elle ; & je t'ai déjà retenu ta place dans

un

un autre Couvent. Es-tu contente de Madame de Fare ? Je ne l'ai pas revûe depuis que tu ès revenue de chez-elle : elle vint hier pour me voir ; mais , j'étois indisposée , & ne recevois personne. S'est-il encore dit quelque chose chez-elle sur le mariage entre Valville & toi , dont il fut question chez mon frere ?

Non , ma mere , ou n'en parla plus , lui répondis-je , confuse & pénétrée de tant de témoignages de tendresse ; & je n'ai pas la hardiesse d'espérer qu'on en parle davantage.

Quoi ! que veux-tu dire ? reprit-elle , & d'où vient me tiens-tu ce discours ? Ne dois-tu pas être sûre de mon Cocher ? Monsieur de Valville ne vous a donc informée de rien , ma mere , lui répartis-je ? Non , me dit elle : qu'est-il donc arrivé , Marianne ?

Que je suis perdue , ma mere , & que Madame de Fare sçait qui je suis , répondis-je. Eh ! qui le lui a dit , s'écria-t-elle sur le champ ? Comment le sçait-elle ? Par le plus malheureux accident du monde , repris-je. C'est que cette marchande de linge , chez qui j'ai demeuré quatre ou cinq jours , est venue par hazard à cette campagne pour y vendre quelque chose , & qu'elle m'y a trouvée.

Eh ! mon Dieu , tant pis. T'a-t-elle

reconnue ? me dit-elle. Oh ! tout d'un coup, repris-je. Eh bien, achevez donc, ma fille ; que s'est-il passé ? Qu'elle a voulu, répartis-je, m'embrasser avec cette familiarité qu'elle a crû lui être permise, qu'elle s'est étonnée de me voir si ajustée, qu'elle ne m'a jamais appelée que Marianne, qu'on lui a dit qu'elle se trompoit, qu'elle me prenoit pour une autre, enfin qu'elle a soutenu le contraire, & que pour le prouver elle a dit mille choses qui doivent entièrement décourager votre bonne volonté, qui doivent vous empêcher de conclure notre mariage, & me priver du bonheur de vous avoir véritablement pour mere. Le tout est arrivé dans ma chambre. Mademoiselle de Fare, qui étoit présente, mais qui est une personne généreuse, & à qui Monsieur de Valville a tout conté, ne m'en a témoigné, ni moins d'estime, ni fait moins d'amitié : au contraire ; aussi nous a-t-elle promis de garder un secret éternel, & n'a-t-elle rien oublié pour me consoler. Mais, je suis née si malheureuse, que sa générosité ne servira à rien, ma mere. Est-ce-là tout ? Ne t'afflige point, reprit Madame de Miran ; si notre secret n'est sçû que de Mademoiselle de Fare, je suis tranquille, & il n'y a rien de gâté ; nous pouvons en toute sûreté nous en fier à elle ; & tu as tort de dire que Madame de
Fare

Fare ſçait qui tu ès : il eſt certain, que ſa fille ne lui en aura point parlé; & je n'aurois que cette Dame à craindre. Eh bien! ma mere, c'eſt que Madame de Fare eſt inſtruite, lui répondis-je : il y avoit-là une femme de chambre, qui a etendu tout ce que la Lingère a dit, & qui lui a tout rapporté; & ce qui nous l'a perſuadé, c'eſt que cette Dame, qui vint enſuite, ne me traita pas auſſi honnêtement que la veille : ſes manieres étoient bien changées, ma mere, je ſuis obligée de vous l'avouer; je croirois faire une perfidie, ſi je vous le cachois : vous avez eu la bonté de dire que j'étois la fille d'une de vos amies de Province; mais, il n'y a plus moyen de ſe ſauver par-là. Madame de Fare ſçait que je ne ſuis qu'une pauvre orpheline, ou du moins que je ne connois point ceux qui m'ont mis au monde, & que c'étoit par pure charité que Monsieur de Climal m'avoit placée chez Madame Dutour. Voilà ſur quoi il faut que vous comptiez, & ce que j'ai crû qu'il étoit de mon devoir de vous apprendre. Monsieur de Valville ne vous en a pas avertie; mais c'eſt qu'il m'aime, & qu'il a craint que vous ne vouluffiez plus conſentir à notre mariage, & il faut lui pardonner : il eſt votre fils, c'eſt une liberté qu'il a pû prendre avec vous; ſans compter, qu'il n'y a perſonne que cette Avanture-ci

regarde de si près que lui : c'est lui qui en souffrirait le plus, puisqu'il serait mon mari ; mais moi, qui en aurois tout le profit, & qui ne veux pas l'avoir par une surprise qui vous serait préjudiciable ; moi, que vous avez accablée de bienfaits, qui ne dois la qualité de votre fille qu'à votre bon cœur, & qui n'a pas les privilèges de Monsieur de Valville, je m'imagine que je ne serois pas pardonnable, si j'avois des ruses avec vous, & si je vous dissimulois une chose qui a de quoi vous détourner du dessein où vous êtes de nous marier ensemble. (Madame de Miran, pendant que je lui parlois, me regardoit avec une attention dont je ne pénétrois pas le motif ; mais, de l'air dont elle fixoit ses yeux sur moi, il sembloit qu'elle m'examinât plus qu'elle ne m'écoutât ;) je continuai, & j'ajoutai :

Vous aviez envie de prendre des mesures qui auroient empêché qu'on ne me connût ; & il n'y a plus de mesures à prendre : apparemment, que Madame de Fare dira tout, malgré sa fille, qui l'aura conjurée de n'en rien faire. Ainsi, voyez, ma mere, voilà la belle-fille que vous auriez, si j'épousois Monsieur de Valville : il n'y a pas autre chose à espérer. Je ne me consolerais point du bonheur dont vous auriez bien raison de me
pri-

priver ; mais , je me consolerois encore moins de vous avoir trompée.

Madame de Miran resta quelques momens sans me répondre , me parut plus rêveuse que triste , & puis me dit , en faisant un léger soupir :

Tu m'affliges , ma fille , & cependant tu m'enchantes ; il faut convenir avec toi , que tu as un malheur bien obstiné : n'y auroit-il pas moyen , sans que je m'en mêlasse , d'engager cette Lingère à dire , qu'en effet elle s'est méprise ? Di moi , que lui répondis tu alors ?

Rien , ma mere , lui repartis-je ; je ne scûs que pleurer , pendant que Mademoiselle de Fare s'obstinoit à lui dire qu'elle ne me connoissoit pas.

Pauvre enfant ! reprit Madame de Miran : vraiment non , je ne scavois rien de cela. Mon fils n'a eu garde de me l'apprendre ; & , comme tu le dis , il est bien pardonnable , & peut-être même t'a-t-il recommandé de ne m'en point parler.

Hélas ! ma mere , repris-je , je vous ai dit qu'il m'aime : c'est toujours son excuse ; & ce n'est que d'aujourd'hui , qu'il m'a priée de me taire.

Comment , d'aujourd'hui ? s'écria-t-elle. Est-ce qu'il t'est venu voir ? Non , Madame , repartis-je ; mais , il m'a écrit , & je vous

conjure de ne lui point dire que je vous l'ai avoué: c'est le laquais, que vous m'avez envoyé hier, qui m'a apporté ce petit billet de sa part. Et sur le champ, je le lui remis entre les mains. Elle le lut.

Je ne sçauois blâmer mon fils, dit-elle ensuite: mais, tu es une fille étonnante; & il a raison de t'aimer. Va, ajouta-t-elle, en me rendant le billet, si les hommes étoient raisonnables, il n'y en a pas un, quel qu'il soit, qui ne lui enviât sa conquête; notre orgueil est bien petit auprès de ce que tu fais-là: tu n'as jamais été plus digne du consentement que j'ai donné à l'amour de Valville; & je ne me retracte point, mon enfant, je ne me retracte point: à quelque prix que ce soit, je te tiendrai parole; je veux que tu vives avec moi, tu seras ma consolation: tu me dégoûtes de toutes les filles qu'on pourroit m'offrir pour mon fils, il n'y en a pas une qui pût m'être supportable après toi; laisse-moi faire. Si Madame de Fare, qui, à te dire la vérité, est une bien petite femme, & l'esprit le plus frivole que je connoisse; si elle n'a encore rien répandu de ce qu'elle sçait, ce qui est difficile à croire, vu son caractère, je lui écrirai ce soir d'une manière qui la retiendra peut-être: dans le fond, comme je te l'ai dit, elle n'est que frivole & point méchante: je la verrai ensuite, je lui

lui conterai toute ton histoire; elle est curieuse, elle aime qu'on lui fasse des confidences, je la mettrai dans la nôtre, & elle m'en fera si obligée, qu'elle sera la première à me louer de ce que je fais pour toi, & qu'elle pensera de ta naissance pour le moins aussi avantageusement que moi, qui pense qu'elle est très-bonne. Et supposons qu'elle ait déjà été indiscrette, n'importe, ma fille, on trouve des remèdes à tout: console-toi; j'en imagine un; il ne s'agit dans cette occurrence-ci, que de me mettre à l'abri de la censure. Il suffira que rien ne retombe sur moi. A l'égard de Valville, il est jeune; & quelque bonne opinion qu'on ait de lui, il a beaucoup d'amour, tu es de la plus aimable figure du monde, & la plus capable de mener loin le cœur de l'homme le plus sage: or, si mon fils t'épouse, & qu'on soit bien sûr que je n'y aie point consenti, il aura tort, & ce ne sera pas ma faute: au surplus, je suis bonne, on me connoit assez pour telle: je ne manquerai pas d'être très-irritée; mais, enfin, je pardonnerai tout: tu entends bien ce que je veux dire, Marianne; ajouta-t-elle en souriant.

A quoi je ne répondis, qu'en me jettant comme une folle sur une main, dont, par hazard, elle tenoit alors un des barreaux de la grille.

Je

Je pleurai d'aïse, je criai de joye, je tombai dans des transports de tendresse, de reconnoissance, en un mot, je ne me possedai plus; je ne sçavois plus ce que je disois: ma chere mere, mon adorable mere. Ah! mon Dieu, pourquoi n'ai-je qu'un cœur? Est-il possible qu'il y en ait un comme le vôtre! Ah! Seigneur, quelle ame! Et mille autres discours que je tins, & qui n'avoient point de suite.

As-tu pû croire, qu'une aussi louable sincerité que la tienne, tourneroit à ton desavantage auprès d'une mere comme moi, Marianne? me dit Madame de Miran, pendant que je me livrois à tous les mouvemens que je viens de vous dire.

Hélas! Madame, est-ce qu'on peut s'imaginer rien de semblable à vous & vos sentimens, lui répondis-je, quand je fus un peu plus calme? Si je n'y étois pas accoûtumée, je ne le croirois pas. Serre donc le parchemin que je t'ai donné, me dit-elle, (c'étoit de ce contrat dont elle parloit.) Sçais-tu bien, que, suivant la datte de la donation, il t'est déjà dû un premier quartier de la rente, & que je te l'apporte? Le voilà, ajouta-t-elle, en tirant de sa poche un petit rouleau de louis d'or, qu'elle me força de prendre, à cause que je le refusois; je voulois qu'elle me le gardât.

Il fera mieux entre vos mains qu'entre les miennes, lui disois-je : qu'en ferai-je ? ai-je besoin de quelque chose avec vous ? me laissez-vous manquer de rien ? n'ai-je pas tout en abondance ? J'ai encore l'argent que vous m'avez donné vous-même, (cela étoit vrai ; & celui, dont j'ai hérité à la mort de la Demoiselle qui m'a élevée, me reste aussi. Prends toujours, me dit-elle, prends ; il faut bien t'accoutumer à en avoir, & celui-ci est à toi.

Alors, nous entendimes ouvrir la porte du Parloir où j'étois. Je ferai donc ce rouleau, & nous vîmes entrer l'Abbesse de notre Couvent.

J'ai scû que vous étiez ici, dit-elle à Madame de Miran, ou plutôt à ma mere ; car, je ne dois plus l'appeller autrement : ne l'étoit-elle pas, si elle n'étoit pas même quelque chose de mieux ?

J'ai scû que vous étiez ici, Madame, lui dit donc l'Abbesse d'un ton de condoléance, (à cause que je lui avois dit la mort de Monsieur de Climal,) & je viens pour avoir l'honneur de vous voir un moment : je devois cet après-midi envoyer chez vous ; je l'avois dit à Mademoiselle.

Elles eurent ensuite un instant de conversation très-serieuse. Madame de Miran se leva : je serai quelque tems sans vous revoir,

&

& même sans sortir, Marianne, me dit-elle ; adieu : & puis elle salua l'Abbesse, & partit. Jugez de la tranquillité où elle me laissa, Qu'avois je désormais à craindre ? Par où mon bonheur pouvoit-il m'échaper ? Y avoit-il de revers plus terrible pour moi que celui que je venois d'essuyer, & dont je sortois victorieuse ? Non, sans doute ; & , puisque la bonté de Madame de Miran, à mon égard, résistoit à d'aussi puissans motifs de dégoût, je pouvois défier le sort de me nuire : c'en étoit fait, ceci épuisoit tout, & je n'avois plus contre moi, raisonnablement parlant, que la mort de ma mere, celle de son fils, ou la mienne.

Encore, celle de ma mere, qui je crois, (& l'amour me le pardonne,) qui, dis-je, m'auroit, je pense, été plus sensible que celle de Valville même, n'auroit pas, suivant toute apparence, empêché pour lors notre mariage : de sorte que je nageois dans la joye, & je me disois, tous mes malheurs sont donc finis ; & , qui plus est, si mes premieres infortunes ont commencé par être excessives, il me semble que mes premieres prosperitez commencent de même ; je n'ai peut-être pas perdu plus de biens que j'en retrouve ; la mere, à qui je dois la vie, n'auroit peut-être pas été plus tendre que la mere qui m'adopte, & ne m'auroit pas laissé

un

un meilleur nom que celui que je vais porter.

Madame de Miran me tint parole : dix ou douze jours se passerent sans que je la visse ; mais, presque tous les jours elle envoyoit au Couvent , & je reçus aussi deux ou trois billets de Valville , & ceux-ci, sa mere les sçavoit : je ne vous les rapporterai point, il y en avoit de trop longs. Voici seulement ce que j'ai retenu du premier.

„ Vous m'avez décelé à ma mere, Made-
 „ moiselle, (& c'est que j'avois montré son
 „ dernier billet à Madame de Miran ;) mais,
 „ vous n'y gagnerez rien ; au contraire, au
 „ lieu d'un billet ou deux, que j'aurois tout
 „ au plus hazardé de vous écrire, vous en
 „ recevrez trois ou quatre, & davantage ;
 „ en un mot, tant qu'il me plaira ; car ma
 „ mere le veut bien, & il faut, s'il vous
 „ plaît, que vous le veuillez bien aussi : je
 „ vous avois priée de ne lui dire, ni l'imper-
 „ tinence de la Dutour, ni le sot procédé
 „ de Madame de Fare, & vous n'avez tenu
 „ compte de ma prière ; vous avez un petit
 „ cœur mutin, qui s'est avisé d'être plus
 „ franc & plus généreux que le mien ; quel
 „ tort cela m'a-t-il fait ? Aucun, & grâces
 „ au Ciel, je vous mets au pis ; si je n'ai
 „ pas le cœur aussi noble que vous, en re-
 „ vanche celui de ma mere vaut bien le vô-
 „ tre ;

„ tre; entendez vous, Mademoiselle? Ainſi,
 „ il n'en fera ni plus ni moins; & quand
 „ nous ferons mariés, nous verrons un peu
 „ s'il eſt ſi vrai que le vôtre ſoit plus noble
 „ que le mien; & en attendant je puis me
 „ vanter, du moins, de l'avoir plus tendre.
 „ Sçavez-vous ce qu'ont produit tous les
 „ aveus que vous avez faits à ma mere?
 „ Valville, m'a-t-elle dit, ma fille eſt in-
 „ comparable; tu lui avois recommandé le
 „ ſecret ſur ce qui s'eſt paſſé chez Madame
 „ de Fare, & je ne r'en ſçais pas mauvais
 „ gré: mais elle m'a tout dit, & je n'en
 „ reviens point; je l'aime mille fois plus
 „ que je ne l'aimois, & elle vaut mieux
 „ que toi.

Le reſte du billet étoit rempli de tendreſ-
 ſes: mais voilà le ſeul dont je me ſuis reſ-
 ſouvenue, & qui fût eſſentiel. Revenons.
 Il y avoit donc dix ou douze jours que je
 n'avois vû perſonne de chez Madame de
 Miran, quand ſur les dix heures du matin,
 on vint me dire qu'il y avoit une parente de
 ma mere qui me demandoit, & qui m'at-
 tendoit au Parloir.

Comme on ne me dit point ſi elle étoit
 vieille ou jeune, je m'imaginai que c'étoit
 Mademoiſelle de Fare, qui, après ſa mere,
 étoit la ſeule parente de Madame de Miran
 que

que je connusse ; & je descendis, persuadée que ce ne pouvoit être qu'elle.

Point du tout, je ne trouvai au lieu d'elle, qu'une grande femme maigre & menue, dont le visage étroit & long lui donnoit une mine froide & sèche, avec de grands bras extrêmement plats, au bout desquels étoient deux mains pâles & décharnées, dont les doigts ne finissoient point. A cette vision, je m'arrêtai, je crus qu'on se trompoit, & que c'étoit une autre Marianne à qui ce grand spectre en vouloit (car c'étoit sous le nom de Marianne qu'elle m'avoit fait appeller.) Madame, lui dis-je, je ne sçache point avoir l'honneur d'être connue de vous, & ce n'est pas moi que vous demandez apparemment.

Vous m'excuserez, me répondit-elle ; mais, pour en être plus sûre, je vous dirai, que la Marianne que je cherche est une jeune fille orpheline, qui, dit-on, ne connoît ni ses parens ni sa famille, qui a demeuré quelques jours en apprentissage chez une Marchande Lingere, appelée Madame Dutour, & que Madame la Marquise de Fare emmena ces jours passés à sa maison de campagne. A tout ce que je dis-là, Mademoiselle, cette Marianne qui est Pensionnaire de Madame de Miran, n'est-ce pas vous ?

Oui, Madame, lui repartis-je ; quelque

VI. Partie.

C

intien-

intention que vous ayez en me le demandant, c'est moi-même; je ne le nierai jamais: j'ai trop de cœur, & trop de sincérité pour cela.

C'est fort bien répondu, reprit-elle: vous êtes très-aimable; c'est dommage que vous portiez vos vûes un peu trop haut. Adieu, la belle fille, je ne voulois pas en sçavoir davantage; & là-dessus, sans autre compliment, elle rouvrit la porte du Parloir pour s'en aller.

Etonnée de cette singulière façon d'agir, je restai d'abord comme immobile, & puis la rappelant sur le champ: Madame, lui criai-je, Madame, à propos de quoi venez-vous donc voir? êtes-vous parente de Madame de Miran, comme vous me l'avez fait dire? Oui, ma belle enfant, très-parente, me répartit-elle, & une parente, qui aura un peu plus de raison qu'elle.

Je ne sçais pas vos desseins, Madame, repris-je à mon tour; mais, ce seroit bien mal-fait à vous, si vous veniez ici pour me surprendre. Elle ne me répondit rien, & acheva de descendre.

Qu'est-ce que cela signifie, m'écriai-je toute seule, & à quoi tend une visite si extraordinaire? Est-ce encore quelque orage, qui vient fondre sur moi? Il en fera tout ce qu'il pourra; mais, je n'y entends rien.

Et,

Et, là-dessus, je retournai à ma chambre, dans la résolution d'informer Madame de Miran de ce nouvel accident : non que je crüssè qu'il y eût eu du mal à ne lui en rien dire ; car, de quelle conséquence cela pourroit-il être ? je n'y en voiois aucune : mais, il y eût toujours eu quelque mystere à ne lui en point parler ; & ce mystere, tout indifférent qu'il me paroïssoit, je me le serois reproché, il me seroit resté sur le cœur.

En un mot, je n'aurois pas été contente de moi : & puis, me direz-vous, vous ne couriez aucun risque à être franche ; vous deviez même y avoir pris goût, puisque vous ne vous en étiez jamais trouvée que mieux de l'avoir été avec Madame de Miran, & qu'elle avoit toujours récompensé votre franchise.

J'en conviens, & peut-être ce motif faisoit-il beaucoup dans mon cœur : mais, e'étoit du moins sans que je m'en apperçusse, je vous jure ; & je croïois là-dessus ne suivre que les purs mouvemens de ma reconnaissance.

Quoi qu'il en soit, j'écrivis à Madame de Miran : Mardi à telle heure, lui disois-je, est venue me voir une Dame que je ne connois point, qui s'est dit votre parente, qui est faite de telle & telle maniere ; & qui, après s'être bien assurée que j'étois la person-

ne qu'elle vouloit voir, ne m'a dit que telle & telle chose; (& là-dessus je rapportois ses propres paroles, que j'étois bien aimable, mais que c'étoit dommage que je portasse mes vûës un peu trop haut;) & qui ensuite, ajoutois-je s'est brusquement retirée, sans autre explication.

Au portrait que tu me fais de la Dame en question, me répondit par un petit billet Madame de Miran, je devine qui ce peut être, & je te dirai demain dans l'après-midi. Demeure en repos. Aussi y demeurerai-je; mais, ce ne fera pas pour long-tems.

Entre dix & onze le lendemain matin, une Sœur converse entra dans ma chambre, & me dit de la part de l'Abbesse, qu'il y avoit une Femme de chambre de Madame de Miran, qui venoit pour me prendre avec le carosse, & qu'ainsi je me hâtasse de m'habiller.

Je le crois, il n'y avoit rien de plus positif, & je m'habille.

J'eus bien-tôt fait, un demi quart d'heure après je fus prête, & je descendis.

La Femme de chambre en question, qui se promenoit dans la cour parut à la porte quand on me l'ouvrit. Je vis une femme assez bien faite, mise à peu près comme elle devoit être, avec des façons convenables à son

son état, enfin une vraie Femme de chambre extrêmement reverencieuse.

De douter qu'elle fût à Madame de Miran, en vertu de quoi cette défiance me seroit-elle venue? Voici le carosse dans lequel elle est arrivée, & ce carosse est à ma mere: il étoit un peu différent de celui que je connoissois, & que j'avois toujours vû; mais, ma mere peut en avoir plus d'un.

Mademoiselle, me dit cette Femme de chambre, je viens vous prendre, & Madame de Miran vous attend.

Seroit-ce, lui dis-je, qu'elle va dîner ailleurs, & qu'elle veut m'emmener avec elle? Il est pourtant de bonne heure.

Non, ce n'est pour aller nulle part, je pense, & il me semble que ce n'est seulement que pour passer la journée avec vous, me répondit-elle, après avoir un instant hésité comme une personne qui ne sçait que répondre. Mais cet instant d'embarras fut si court, que je n'y songeai que lorsqu'il ne fut plus tems.

Allons, Mademoiselle, lui dis-je, partons; & sur le champ nous montâmes en carosse. Je remarquai cependant que le Cocher m'étoit inconnu, & il n'y avoit point de Laquais.

Cette Femme de chambre se mit d'abord vis-à-vis de moi; mais, à peine fûmes-

nous sorties de la cour du Couvent, qu'Elle me dit : je ne sçauois aller de cette façon-là, vous voulez bien que je me place à côté de vous.

Je ne répondis mot, mais je trouvai l'air familier. Je sçavois que ce n'étoit point l'usage, je l'avois entendu dire, Pourquoi, pensai-je en moi-même, cette femme-ci en agit-elle si librement avec moi, qui suis censée être si fort au-dessus d'elle, & qu'elle doit regarder comme une amie de sa Maîtresse? Je suis persuadée, que ce n'est pas là l'intention de Madame de Miran.

Après cette réflexion, il m'en vint une autre : j'observai, que le Cocher n'avoit point la livrée de ma mere; & tout de suite, je songeai encore à cette étonnante visite; que j'avois reçue la veille de cette parente de Madame de Miran; & toutes ces considérations furent suivies d'un peu d'inquiétude.

Qu'est-ce que c'est que ce Cocher? lui dis-je : je ne l'ai jamais vu à votre Maîtresse, Mademoiselle. Aussi n'est-il point à elle, me répondit cette femme : c'est celui d'une Dame qui l'est venue voir, & qui a bien voulu le prêter pour me mener à votre Couvent. Et pendant ce tems nous avançons. Je ne voyois point encore la rue de Madame de Miran, que je connoissois, & qui étoit aussi celle de la Dutour.

Vous

Vous vous ressouviendrez bien que je sçavois le chemin de chez cette Lingere à mon Couvent ; puisque c' étoit de chez elle que j'étois partie pour m'y rendre avec mes hardes, que j'y fis porter : & je ne voyois aucune des rues que j'avois traversées alors.

Mon inquiétude en augmenta si fort, que le cœur m'en battit. Je n'en laissai pourtant rien paroître ; d'autant plus que je m'accusois moi-même d'une méfiance ridicule.

Arriverons-nous bien-tôt ? lui dis-je : par quel chemin nous conduit donc ce Cocher ? Par le plus court, & dans un moment nous arrêterons, me répondit-elle.

Je regardois, j'examinois ; mais, inutilement. Cette rue de la Dutour & de ma mere ne venoit point ; &, qui pis est, voici notre carosse qui entre subitement par une grande porte qui étoit celle d'un Couvent.

Eh ! mon Dieu ! m'écriai-je alors, où me menez-vous ? Madame de Miran ne demeure point ici, Mademoiselle : je crois que vous me trompez ; & aussi-tôt j'entends refermer la porte, par laquelle nous étions entrées, & le carosse s'arrête au milieu de la cour.

Ma conductrice ne disoit mot. Je changeai de couleur, & je ne doutai plus qu'on ne m'eût fait une surprise.

Ah! miserable! dis-je à cette femme, où suis-je, & quel est votre dessein? Point de bruit, me répondit-elle: il n'y a pas si grand mal; & je vous mène en bon lieu, comme vous voyez. Au reste, Mademoiselle Marianne, c'est en vertu d'une Autorité supérieure, que vous êtes ici: on auroit pû vous enlever d'une manière qui eût fait plus d'éclat; mais, on a jugé à propos d'y aller plus doucement, & c'est moi qu'on a envoyée pour vous tromper comme je l'ai fait.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, on ouvrit la porte de la clôture, & je vis deux ou trois Religieuses, qui, d'un air souriant & affectueux, attendoient que je fusse descendue de carosse, & que j'entrasse dans le Couvent.

Venez, ma belle enfant, venez, s'écrièrent-elles: ne vous inquiétez point; vous ne serez pas fâchée d'être parmi nous. Une Tourriere approcha du carosse, où, la tête baissée, je versois un torrent de larmes.

Allons, Mademoiselle, vous plaît-il de venir? me dit-elle, en me donnant la main. Aidez-la de votre côté, ajouta-t-elle à la femme qui m'avoit conduite, & je descendis mourante.

Il fallut presque qu'elles me portassent; je fus remise pâle, interdite, & sans force, entre les mains de ces Religieuses, qui de là

là me portèrent à leur tour jusques à une chambre assez propre, où elles me mirent dans un fauteuil à côté d'une table.

J'y restai sans dire mot, toute baignée de mes larmes, & dans un état de foiblesse qui approchoit de l'évanouissement. J'avois les yeux fermés; ces filles me parloient, m'exhortoient à prendre courage, & je ne leur répondois que par des sanglots & par des soupirs.

Enfin, je levai la tête, & jettai sur elles une vûë égarée. Alors, une de ces Religieuses me prenant la main, & la pressant entre les siennes :

Allons, Mademoiselle, tâchez donc de revenir à vous, me dit-elle; ne vous allarmez point: ce n'est pas un si grand malheur que d'avoir été conduite ici: nous ne savons pas le sujet de votre douleur; mais, de quoi est-il question? Ce n'est pas de mourir: c'est de rester dans une maison où vous trouverez peut-être plus de douceur, & plus de consolation, que vous ne pensez. Dieu n'est-il pas le Maître? Hélas! Peut-être le remercerez-vous bientôt de ce qui vous paroît aujourd'hui si fâcheux, ma fille: patience, c'est peut-être une grace qu'il vous fait; calmez-vous, nous vous en prions, n'êtes-vous pas Chrétienne, & quels que soient vos chagrins, faut-il les porter jus-

C 5 qu'au

qu'au desespoir, qui est un si grand péché? Hélas! mon Dieu, nous arrive-t-il rien ici bas, qui mérite que nous vous offensons. Pourquoi tant gémir & tant pleurer? Vous pouvez bien penser, qu'on n'a contre vous aucune intention qui doive vous faire peur? On nous a dit mille biens de vous, avant que vous vinssiez: vous nous êtes annoncée comme la fille du monde la plus raisonnable; montrez-nous donc qu'on a dit vrai. Votre physionomie promet un esprit si bien fait: il n'y en a pas une de nous ici, qui ne vous aime déjà, je vous assure; c'est ce que nous nous sommes dites toutes tant que nous sommes, seulement en vous voyant: & si Madame n'étoit pas indisposée & dans son lit, ce seroit elle qui vous auroit reçûe, tant elle est impatiente de vous voir. Ne démentez donc point la bonne opinion qu'on nous a donnée de vous, & que vous nous avez donnée vous-même. Nous sommes innocentes de l'affliction qu'on vous cause; on nous a dit de vous recevoir; & nous vous avons reçûe avec tendresse, & charmées de vous.

Hélas! ma Mere, répondis-je en jettant un soupir, je ne vous accuse de rien: je vous rends mille graces, à vous, & à ces Dames, de tout ce que vous pensez d'obligeant pour moi.

Et

Et je leur dis ce peu de mots d'un air si plaintif & si attendrissant ; on a quelquefois des tons si touchans de la douleur ; avec cela, j'étois si jeune, & par-là si intéressante, que je fis, je pense, pleurer ces bonnes filles.

Elle n'a pas dîné, sans doute, dit une d'entre elles : il faudroit lui apporter quelque chose. Il n'est pas nécessaire, repris-je, & je vous en remercie, je ne mangerois point.

Mais, il fut décidé que je prendrois du moins un potage, qu'on alla chercher, & qu'on apporta avec un petit dîné de Communauté, & pour dessert du fruit d'assez bonne mine.

Je refusai le tout d'abord ; mais, ces Religieuses étoient si pressantes, & ces personnes-là, dans leurs douces façons, ont quelque chose de si engageant, que je ne pûs me dispenser de goûter de ce potage, de manger du reste, & de boire un peu de vin & d'eau, toujours en refusant, toujours en disant je ne sçauois.

Enfin, m'en voilà quitte ; me voilà, non pas consolée, mais du moins assez calme. A force de pleurer, on tarit les larmes : je venois de prendre un peu de nourriture, on me caressoit beaucoup, & insensiblement cette désolation, à laquelle je m'étois abandon-

don-

donnée se relâcha ; de l'affliction , je tombai dans la tristesse ; je ne pleurai plus, je me mis à rêver.

De quelle part me vient le coup qui me frappe ; me disois-je : que pensera la-dessus Madame de Miran , que fera-t-elle ? N'est-ce point cette parente de mauvais augure, que j'ai vûe à mon Couvent , qui est cause de ce qui m'arrive ? Mais, comment s'y est-elle prise ? Madame de Fare, n'entre-t-elle pas dans le complot ? Quel dessein a-t-on ? Ma mere ne me secourera-t-elle où je suis ? Valville pourra-t-il se résoudre à me perdre ? Ne le gagnera-t-on pas lui-même, ne lui persuadera-t-on pas de m'abandonner ? Madame de Miran n'a-t-elle consenti à rien , ou bien ne se rendra-t-elle pas à tout ce qu'on lui dira contre moi ? Ils ne me verront plus tous deux : on dit que l'Autorité s'en mêle. Mon Histoire deviendra publique. Ah ! mon Dieu ! il n'y aura plus de Valville pour moi , peut-être plus de mere !

C'étoit ainsi que je m'entretenois : les Religieuses, qui m'avoient reçûe, n'étoient plus avec moi, la cloche les avoit appellées au Chœur. Une Sœur Conversé me tenoit compagnie, & disoit son chapelet, pendant que je m'occupois de ces douloureuses réflexions.

réflexions, que j'adoucissois quelquefois de pensées plus consolantes.

Ma mere m'aime tant, c'est un si bon cœur, elle a été jusques ici si inébranlable, j'ai reçu tant de témoignages de sa fermeté ! est-il possible qu'elle change jamais ? Que ne m'a-t-elle pas dit encore la dernière fois qu'elle m'a vuë ? Je veux finir mes jours avec toi, je ne sçaurois plus me passer de ma fille : & puis, Valville est un si honnête homme, une ame si tendre, si généreuse. Ah ! Seigneur ! que de détresses ; qu'est-ce que tout cela deviendra ? C'étoit-là par où je finissois, & c'étoit en effet tout ce que je pouvois dire.

Aux soupirs que je pouffois, la bonne Sœur Converse, tout en continuant son cha-pelet, & sans parler, levoit quelquefois les épaules, de cet air, qui signifie qu'on plaint les gens, & qu'ils nous font quelquefois compassion.

Quelquefois aussi elle interrompoit ses prières, & me disoit : Eh ! mon bon Jesus, ayez pitié de nous. Hélas ! Mademoiselle, que Dieu vous console, & vous soit en aide.

Mes Religieuses revinrent me trouver : Eh bien, qu'est-ce ? me dirent-elles. Sommes-nous un peu plus tranquilles ? Ah ça, vous n'avez pas vu notre Jardin : il est fort beau. Madame nous a dit de vous y mener,

ner, venez y faire un tour, la promenade dissipe; cela réjouit. Nous avons les plus belles allées du monde; & puis nous irons voir Madame qui est levée.

Comme il vous plaira, Mesdames, répondis-je; & je les y suivis. Nous nous y promenâmes environ trois quarts d'heure; ensuite, nous nous rendîmes dans l'appartement de l'Abbesse: mais, ces Religieuses n'y restèrent qu'un instant avec moi; & se retirèrent insensiblement l'une après l'autre.

Cette Abbesse étoit âgée, d'une grande naissance, & me parut avoir été belle fille.

Je n'ai rien vû de si serain, de si posé, & en même tems de si grave, que cette physionomie-là.

Je viens de vous dire qu'elle étoit âgée; mais, on ne remarquoit pas cela tout d'un coup; c'étoit de ces vilages qui ont l'air plus ancien que vieux; on diroit que le tems les ménage, que les années ne s'y sont point appesanties, qu'elles n'y ont fait que glisser; aussi n'y ont-elles laissé que des rides douces & légères.

Ajoutez à tout ce que je dis-là je ne sçais quel air de dignité ou de prud'homme monacale; & vous pourrez vous représenter l'Abbesse en question, qui étoit grande, & d'une propreté exquise: imaginez-vous quelque chose de simple; mais d'extrême-
ment

ment net & d'arrangé, qui réjaillit sur l'ame & qui est comme une image de sa pureté, de sa paix, de sa satisfaction, & de la sagesse de ses pensées.

Des que je fus seule avec cette Dame: Mademoiselle, asseyez-vous, je vous prie, me dit-elle; je pris donc un siège: on me l'avoit bien dit, ajouta-t-elle, qu'on se prévient tout d'un coup en votre faveur; il n'est pas possible, avec l'air de douceur que vous avez, que vous ne soyez extrêmement raisonnable: toutes mes Religieuses sont enchantées de vous; dites-moi, comment vous trouvez-vous ici?

Hélas, Madame, lui répondis-je, je m'y trouverois fort bien, si j'y étois venue de mon plein gré; mais, je n'y suis encore que fort étonnée de m'y voir, & fort en peine de sçavoir pourquoi on m'y a mise?

Mais, me répartit-elle, n'en devinez-vous pas la raison? Ne soupçonnez-vous point ce qui en peut être cause? Non, Madame, repris-je: je n'ai fait, ni de mal, ni d'injure, à personne.

Eh bien, je vais donc vous apprendre de quoi il s'agit, me répondit-elle; ou du moins ce qu'on m'a dit là-dessus, & ce que je me suis chargée de vous dire à vous-même.

Il y a un homme dans le monde, hom-
me

me de condition, très-riche, qui appartient à une famille des plus considérables, & qui veut vous épouser: toute cette famille en est alarmée; & c'est pour l'en empêcher, qu'on a crû devoir vous soustraire à sa vûe. Non pas que vous ne soyez une fille très-sage & très-virtueuse; de ce côté là, on vous rend pleine justice; ce n'est pas là-dessus qu'on vous attaque; c'est seulement sur une naissance qu'on ne connoît point, & dont vous sçavez tout le malheur: ma fille, vous avez affaire à des parens puissans, qui ne souffriront point un pareil mariage. S'il ne falloit que du mérite, vous auriez lieu d'espérer que vous leur conviendriez mieux qu'une autre; mais, on ne se contente pas de cela dans le monde: toute estimable que vous êtes, ils n'en rougiroient pas moins de vous voir entrer dans leur alliance; vos bonnes qualitez n'en rendroient pas votre mari plus excusable; on ne lui pardonneroit jamais une épouse comme vous; ce seroit un homme perdu dans l'estime publique. J'avoue qu'il est fâcheux que le monde pense ainsi; mais, dans le fond, on n'a pas tant de tort: la différence des conditions est une chose nécessaire dans la vie; & elle ne subsisteroit plus, il n'y auroit plus d'ordre, si on permettoit des unions aussi inégales que le seroit la vôtre: on peut dire même aussi
mon-

monstrueuses, ma fille; car, entre nous, & pour vous aider à entendre raison, songez un peu à l'état où Dieu a permis que vous soyez, & à toutes ses circonstances; examinez ce que vous êtes, & ce qu'est celui qui veut vous épouser; mettez-vous à la place des parens: je ne vous demande que cette petite réflexion - là.

Eh! Madame, Madame! & moi, je vous demande quartier là-dessus, lui dis-je de ce ton naïf & hardi, qu'on a quelquefois dans une grande douleur: je vous assure, que c'est un sujet, sur lequel il ne me reste plus de réflexions à faire, non plus que d'humiliations à essuier; je ne sçais que trop ce que je suis, je ne l'ai caché à personne, on peut s'en informer, je l'ai dit à tous ceux que le hazard m'a fait connoître; je l'ai dit à Monsieur de Valville, qui est celui dont vous parlez; je l'ai dit à Madame de Miran, sa mere; je lui ai représenté toutes les miseres de ma vie, de la maniere la plus forte, & la plus capable de les rebuter; je leur en ai fait le portrait le plus dégoûtant: j'y ai tout mis, Madame, & l'infortune où je suis tombée dès le berceau, au moïen de laquelle je n'appartiens à personne, & la compassion que des inconnus ont eüe de moi dans une route où mon pere & ma mere étoient étendus morts; la

VI. Partie.

D

chari-

charité avec laquelle'ils me prirent chez eux, l'éducation qu'ils m'ont donnée dans un Village, & puis la pauvreté où je suis restée après leur mort, l'abandon où je me suis vûe, les secours que j'ai reçûs d'un honnête-homme, qui vient de mourir aussi; ou bien, si l'on veut, les aumônes qu'il m'a faites, car c'est ainsi que je me suis expliquée, pour mieux peindre mon indigence, pour rendre Monsieur de Valville plus honteux de l'amour qu'il avoit pour moi. Que veut-on de plus? Je ne me suis point épargnée, j'en ai peut-être plus dit qu'il n'y en a, de peur qu'on ne s'y trompât: il n'y a peut-être personne, qui eût la cruauté de me traiter aussi mal que je l'ai fait moi-même; & je ne comprends pas, après tout ce que j'ai avoué, comment Madame de Miran, & Monsieur de Valville, ne m'ont pas laissée-là; je devois les faire fuir; je défie-rois qu'on imaginât une personne plus chétive que je me la suis rendue: ainsi, il n'y a plus rien à m'objecter à cet égard, on ne sçauroit me mettre plus bas, & les répétitions ne serviroient plus qu'à accabler une fille si affligée, si à plaindre, & si infortunée, que moi. Vous, Madame, qui êtes Abbessé & Religieuse, vous n'avez point d'autre parti à prendre, que d'avoir pitié de moi, & que de refuser d'être de moitié
avec

avec les personnes, qui me persécutent, & qui me font un crime d'un amour, dont il n'a pas tenu à moi de guérir Monsieur de Valville, & qui est plutôt un effet de la permission de Dieu, que de mon adresse & de ma volonté. Si les hommes sont si glorieux, ce n'est pas à une Dame aussi pieuse & aussi charitable que vous à approuver leur mauvaise gloire; & s'il est vrai aussi, que j'aye beaucoup de mérite, ce que je n'ai pas la hardiesse de croire, vous devez donc trouver que j'ai tout ce qu'il faut. Monsieur de Valville, qui est un homme du monde, ne m'en a pas demandé davantage; il s'est bien contenté de cela. Madame de Miran, qui est généralement aimée & estimée, qui a un rang à conserver aussi bien que ceux qui me nuisent, & qui n'aimeroit pas plus à rougir qu'eux, s'en est contentée de même, quoique j'aye fait tout mon possible afin qu'elle ne se contentât point. Elle le sçait: cependant, la mere & le fils pensent l'un comme l'autre. Veut-on que je leur résiste, que je refuse ce qu'ils m'offrent: sur-tout, quand je leur ai moi-même donné tout mon cœur, & que ce n'est, ni leurs richesses, ni leur rang, que j'estime, mais seulement leur tendresse? D'ailleurs, ne sont-ils pas les maîtres? Ne sçavent-ils pas ce qu'ils font? Les ai-je

trompés ? Ne sçais-je pas que c'est trop d'honneur pour moi ? On ne m'apprendra rien là-dessus, Madame : ainsi, au nom de Dieu, n'en parlons plus. Je suis la dernière de toutes les créatures de la terre en naissance, je ne l'ignore pas, en voilà assez. Ayez seulement la bonté de me dire à présent, qui sont les gens qui m'ont mise ici, & ce qu'ils prétendent, avec la violence avec laquelle ils en usent aujourd'hui contre moi.

Ma chere enfant, me répondit l'Abbesse, en me regardant avec amitié, à la place de Madame de Miran, je crois que je penserois comme elle : j'entre tout-à-fait dans vos raisons ; mais, ne le dites pas.

A ce discours, je lui pris la main, que je baisai ; & cette action parut lui plaire, & l'attendrir.

Je suis bien éloignée de vouloir vous chagriner, ma fille, continua-t-elle. Je ne vous ai parlé comme vous venez de l'entendre, qu'à cause qu'on m'en a priée ; & avant que vous vinssiez, je ne vous imaginois pas telle que vous êtes ; il s'en faut de beaucoup : je m'attendois à vous trouver jolie, & peut-être spirituelle ; mais, ce n'étoit là ni l'esprit, ni les graces, & encore moins le caractère, que je me figurois : vous êtes digne de la tendresse de Madame
de

de Miran , & de sa complaisance pour les sentimens de son fils , en vérité très-digne. Je ne connois point cette Dame : mais , ce qu'elle fait pour vous me donne une grande opinion d'elle ; & elle ne peut être elle-même , qu'une femme d'un très grand mérite.

Que tout ce que je vous dis-là ne vous passe point ; je vous le répète , ajouta-t-elle , en me voyant pleurer de reconnaissance : & venons au reste.

C'est par un ordre supérieur que vous êtes ici ; & voici ce que je suis encore chargée de vous proposer.

C'est de vous déterminer , ou à rester dans notre Maison , c'est-à-dire à y prendre le voile , ou de consentir à un autre mariage.

Je souhairois que le premier parti vous plût , je vous l'avoie sincèrement , & je le souhairois autant pour vous que pour moi , à qui l'acquisition d'une fille comme vous feroit grand plaisir ; & d'où vient aussi pour vous ? C'est que vous êtes belle , & que dans le monde , avec la beauté que vous avez , & quelque vertueuse qu'on soit , on est toujours exposée soi-même à force d'exposer les autres , & qu'enfin vous seriez ici en toute sûreté & pour vous & pour eux.

Quel plus grand avantage d'ailleurs peut-on tirer de sa beauté , que de la consacrer à Dieu , qui vous l'a donnée , & de qui vous

n'éprouverez, ni l'infidélité, ni le mépris, que vous avez à craindre de la part des hommes & de votre mari même ? C'est souvent un malheur que d'être belle, un malheur pour le tems, un malheur pour l'éternité. Vous croirez que je vous parle en Religieuse ? Point du tout ; je vous parle le langage de la Raïson, un langage dont la vérité se justifie tous les jours, & que la plus saine partie des gens du siècle vous tiendroient eux-mêmes.

Mais, je ne vous le dis qu'en passant, & je n'appuie point là-dessus.

Voilà donc les deux choses que j'ai promis de vous proposer aujourd'hui ; & dès ce soir, on doit venir sçavoir votre réponse : consultez-vous, ma chere enfant, voyez ce qu'il faut que je dise, & quelle parole je donnerai pour vous ; car, on demande votre parole sur l'un ou sur l'autre de ces deux partis, sous peine d'être dès demain transférée ailleurs, & même bien loin de Paris, si vous ne répondez pas ; ainsi, dites-moi, voulez-vous être Religieuse, aimez-vous mieux être mariée ?

Hélas ! ma mere, ni l'un, ni l'autre, répartis-je : je ne suis pas en état de m'offrir à Dieu de la maniere dont on me le propose ; & vous ne me le conseillerez pas vous-même, le cœur, comme je l'ai, plein d'une tendresse,

se,

se, ou plutôt d'une passion, qui n'a à la vérité que des vûes légitimes, & qui, je crois, est innocente aujourd'hui, mais qui cesseroit de l'être, dès que je serois engagée par des vœux; aussi ne m'engagerois-je point, le Ciel m'en préserve, je ne suis pas assez heureuse pour le pouvoir: à l'égard du mariage auquel on prétend que je consente, qu'on me laisse du tems pour réfléchir là-dessus.

On ne vous en laisse point, ma fille, me répondit l'Abbesse; & c'est une affaire qu'on veut se hâter de conclure: vous devez être mariée en très peu de jours, ou vous résoudre à sortir de Paris, pour être conduite, on ne m'a pas dit où; & si vous m'en croyez, mon avis seroit que vous promissiez de prendre le mari en question, à condition que vous le verrez auparavant, que vous sçavez quel homme c'est, de quelle part il vient, quelle est sa fortune; & que vous parlerez même à ceux qui veulent que vous l'épousiez: ce sont de ces choses qu'on ne peut, ce me semble, vous refuser, quelque envie qu'on ait d'aller vite. Vous y gagnerez du tems: eh! que sçait-on ce qui peut arriver dans l'intervalle?

Vous avez raison, Madame, lui dis-je en soupirant: c'est-là cependant une bien petite ressource; mais, n'importe, il n'y a donc qu'à dire que je consens au mariage,

pourvû qu'on m'accorde tout ce que vous venez de dire : peut-être quelque événement favorable me délivrera-t-il de la persécution que j'éprouve.

Nous en étions-là, quand une Sœur avertit l'Abbesse qu'on l'attendoit à son Parloir. Ce pourroit bien être de vous dont il est question, ma fille, me dit-elle; je soupçonne que c'est votre réponse qu'on vient sçavoir : en tout cas, nous nous reverrons tantôt; j'ai de bonnes intentions pour vous, ma chere enfant, soyez-en persuadée.

Elle me quitta là-dessus, & je revins dans la chambre où j'avois dîné : j'y entrai le cœur mort; je suis sûre que je n'étois pas reconnoissable : j'avois l'esprit bouleversé, c'étoit de ces accablemens où l'on est comme imbécille.

Je fus bien une heure dans cet état. J'entendis ensuite qu'on ouvroit ma porte : on entra, je regardois qui c'étoit, ou plutôt j'ouvrois les yeux, & ne disois mot; on me parloit, je n'entendois pas : hem! quoi? que voulez-vous? voilà tout ce qu'on pouvoit tirer de moi. Enfin, on me répéta si souvent, que l'Abbesse me demandoit, que je me levai pour aller la trouver.

Je ne me trompois pas, me dit-elle, d'aussi loin qu'elle m'apperçut; c'est de vous dont il s'agissoit, & j'augure bien de ce qui va
se

se passer. J'ai dit que vous acceptiez le parti du mariage, & demain entre onze heures & midi on enverra un carosse, qui vous mènera dans une maison où vous verrez, & le mari qu'on vous destine, & les personnes qui vous le proposent: j'ai tâché, par tous les discours que j'ai tenus, de vous procurer les égards que vous méritez; & j'espère qu'on en aura pour vous. Mettez votre confiance en Dieu, ma fille: tous les événemens dépendent de sa providence; & si vous avez recours à lui, il ne vous abandonnera pas. Je vous aurois volontiers offert d'envoyer avertir Madame de Miran que vous êtes ici; mais, quelque plaisir que je me fisse de vous obliger, c'est un service qu'il ne m'est pas permis de vous rendre. On a exigé que je ne mêlerois de rien: j'en ai moi-même donné parole, & j'en suis très-fâchée.

Une Religieuse, qui vint alors, abrégéa notre entretien, & je retournai dans le jardin un peu moins abattue que je ne l'avois été en arrivant chez elle. Je vis un peu plus clair dans mes pensées; je m'arrangeai sur la conduite que je tiendrois dans cette maison où l'on devoit me mener le lendemain; je méditai ce que je dirois; & je trouvois mes raisons si fortes, qu'il me sembloit impossible qu'on ne s'y rendît, pour peu qu'on voulût bien m'écouter.

Il est vrai, que les petits arrangemens qu'on prend d'avance sont assez souvent inutiles, & que c'est la maniere dont les choses tournent, qui décide de ce qu'on fait en pareilles occasions; mais, ces sortes de préparations vous amusent & vous soulagent: on se flatte de gagner son procès, pendant qu'on fait son plaidoyer; cela est naturel, & le tems se passe.

Il me venoit encore d'autres idées. Du Couvent à la maison où l'on me transfere il y aura du chemin, me disois-je. Eh! mon Dieu, si vous permettiez que Valville ou Madame de Miran rencontraissent le carosse où je serai, ils ne manqueroient pas de crier qu'on arrêtat; & si ceux qui me meneront ne le vouloient pas, de mon côté je crierois, je me débattrois, je ferois du bruit; &, au pis aller, mon Amant & ma mere pourroient me suivre, & voir où l'on me conduira.

Voyez, je vous prie, à quoi l'on va penser dans de certaines situations. Il n'y a point d'accident pour ou contre que l'on n'imagine point, de chimère agréable ou fâcheuse qu'on ne se forge.

Aussi, en supposant même que je rencontraisse ma mere ou son fils, étoit-il bien sûr qu'ils crieroient qu'on arrêtat, pensois-je en moi-même; ne fermeront-ils pas les yeux; ne feront-ils point semblant de ne me pas

pas voir ? Eh ! Seigneur , s'ils avoient donné les mains à mon enlèvement ; si la famille , à force de représentations , de prières , de reproches , leur avoit persuadé de se dédire ? Les maximes ou les usages du monde me sont si contraires ; les grands sentimens se soutiennent si difficilement ; & le miserable orgueil des hommes veut qu'on fasse si peu de cas de moi ; il est si scandalisé de ma misère : & , là-dessus , je recommençois à pleurer , & un moment après à me flatter. Mais , j'oubliois un article de mon récit.

C'est qu'en rentrant sur le soir dans ma chambre au sortir du jardin où je m'étois promenée , je vis mon coffre (car , je n'avois point encore d'autre meuble) qui étoit sur une chaise , & qu'on avoit apporté de mon autre Couvent.

Vous ne sauriez croire de quel nouveau trouble il me frappa : mon enlèvement m'avoit , je pense , moins consternée ; les bras m'en tombèrent.

Comment , m'écriai-je , ceci est donc bien sérieux ? car , jusqu'alors , je n'avois pas fait réflexion que mes hardes me manquoient , & quand j'y aurois songé , je n'aurois eu garde de les demander ; il n'y a point d'extrémité que je n'eusse plutôt soufferte.

Quoi qu'il en soit , dès que je les vis , mon malheur me parut sans retour. M'apporter jusqu'à

jusqu'à mon coffre, il n'y a donc plus de ressource ? Vous eussiez dit que tout le reste n'étoit encore rien en comparaison de cela : ce malheureux coffre en signifioit cent fois davantage ; il decidoit, & il m'accabla : ce fut un trait de rigueur, qui me laissa sans replique.

Allons, me dis-je, voilà qui est fait, tout le monde est d'accord contre moi ; c'est un adieu éternel qu'on me donne ; il est certain, que ma mere & son fils sont de la partie.

Demandez-moi pourquoi je tirois si affirmativement cette conséquence. Il faudroit vingt pages pour vous l'expliquer ; ce n'étoit pas ma raison, c'étoit ma douleur, qui concluoit ainsi.

Dans les circonstances où j'étois, il y a des choses qui ne sont point importantes en elles-mêmes, mais qui sont tristes à voir au premier coup d'œil, qui ont une apparence effrayante ; & c'est par-là qu'on les saisit, quand on a l'ame déjà disposée à la crainte.

On m'apporte mes hardes, on ne veut donc plus de moi ; on rompt donc tout commerce ; il est donc résolu qu'on ne me verra plus : voilà de quoi cela avoit l'air, pour une personne déjà aussi découragée que je l'étois ; & ce n'auroit rien été, si j'avois raisonné.

On m'enleve d'une maison pour me mettre dans une autre ; il falloit bien que mes har-

hardes me suivissent, le transport qu'on en faisoit n'étoit qu'une conséquence toute simple de ce qui m'arrivoit; voilà ce que j'aurois pensé, si j'avois été de sens froid.

Quoi qu'il en soit, je passai une nuit cruelle, & le lendemain le cœur me battit toute la matinée.

Ce carosse, que l'Abbesse m'avoit annoncé, fut dans la cour précisément à l'heure qu'elle m'avoit dit. On vint m'avertir, je descendis tremblante; & le premier objet qui s'offrit à mes yeux, quand on m'ouvrit la porte, ce fut cette femme qui m'avoit enlevée de mon Couvent, pour me mener dans celui-ci.

Je lui fis un petit salut assez indifférent. Bon jour, Mademoiselle Marianne: vous vous passeriez bien de me revoir, me dit-elle; mais, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Au surplus, je pense que vous n'aurez pas lieu d'être mécontente de tout ceci; & je voudrois bien être à votre place, moi qui vous parle: à la vérité, je ne suis, ni si jeune, ni si jolie, que vous; c'est ce qui fait la différence.

Et nous étions déjà dans le carosse, pendant qu'elle me parloit ainsi.

Vous sçavez donc quelque chose de ce qui me regarde, lui dis-je? Eh! mais, oui, me répondit-elle, j'en ai entendu dire quelques

ques mots par - ei par - là : il s'agit d'un homme d'importance, qu'on ne veut point que vous épousiez, n'est-ce pas?

A peu près, repris-je. Eh bien, me répartit-elle, ôtez que vous êtes peut-être entêtée de ce jeune homme qu'on vous refuse, par ma foi je ne trouve point que vous ayez tant à vous plaindre : on dit que vous n'avez ni pere ni mere, & qu'on ne sçait, ni d'où vous venez, ni qui vous êtes ; on ne vous en fait point un reproche, ce n'est pas votre faute ; mais, entre nous, qu'est-ce qu'on devient avec cela ? on reste sur le pavé, on vous en montrera mille comme vous qui y sont ; cependant, il n'en est ni plus ni moins pour vous. On vous ôte un amant, qui est trop grand Seigneur pour être votre mari ; mais, en revanche, on vous en donne un autre, que vous n'auriez jamais eu, & dont une belle & bonne fille de bourgeois s'accommoderoit à merveille : je n'en trouverai pas un pareil, moi qui ai pere & mere, oncle & tante, & tous les parens, tous les cousins du monde, & il faut que vous soyez née coëffée. Je vous en parle sçavamment, au reste ; car, j'ai vû le mari dont il s'agit : c'est un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, vraiment fort joli garçon, fort bien fait : je ne sçais pas son bien ; mais, il a de si bonnes prote-

protections, qu'il n'en a que faire, & il ira loin: je ne dis pas qu'à son tour il ne soit fort heureux de vous avoir; mais, cela n'empêche pas que ce ne soit une fortune & un très-bon établissement pour vous.

Enfin, nous verrons, lui répondis-je, sans vouloir disputer avec elle. Mais, pourriez-vous m'apprendre qui sont les gens chez qui vous me menez, & à qui je vais parler.

Oh! reprit-elle, ce sont des personnes de très-grande importance: vous êtes en de bonnes mains, nous allons chez Madame de...; qui est une parente de la famille de votre premier Amant. Or, cette Dame, qu'elle me nommoit, n'étoit s'il vous plaît que la femme du Ministre, & je devois paroître devant le Ministre même, ou, pour mieux dire, j'allois chez lui: jugez à quelles fortes parties j'avois à faire, & s'il me restoit la moindre lueur d'espérance dans ma disgrâce.

Je vous ai dit, que j'avois imaginé que Madame de Miran ou son fils pourroient me rencontrer en chemin; mais, quand même ce hazard-là me seroit arrivé, il me seroit devenu bien inutile par la précaution que prit la femme, qui avoit apparemment ses ordres: il y avoit des rideaux tirés sur les glaces du carosse, de façon que je ne pouvois, ni voir, ni être vûe. Nous

Nous arrivames, & on nous arrêta à une porte de derriere, qui donnoit dans un vaste jardin que nous traversames, & dans une allée duquel ma conductrice me laissa assise sur un banc ; en attendant, me dit-elle, qu'elle eût été sçavoir s'il étoit tems que je me présentasse.

A peine y avoit-il un demi quart d'heure que j'étois seule, que je vis venir une femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui me parut être de la maison, & qui, en m'abordant d'un air de politesse subalterne & domestique, me dit :

Ne vous impatientez pas, Mademoiselle, Monsieur de . . . (& ce fut le Ministre qu'elle nomma) est enfermé avec quelqu'un, & on viendra vous chercher dès qu'il aura fait.

Alors, par une allée qui renroit dans celle où nous étions, vint un jeune homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure assez passable, vêtu fort uniment, mais avec propreté, qui nous salua, & qui feignit aussi-tôt de se retirer.

Monsieur, Monsieur, lui cria cette femme qui m'avoit abordée, Mademoiselle attend qu'on la vienne prendre ; je n'ai pas le tems de rester avec elle, tenez-lui compagnie, je vous prie, la commission est bien agréable comme vous voyez : aussi vous suis-je

je bien obligé de me la donner, reprit-il en s'approchant d'un air plus révérentieux que galant.

Ah ça, dit la femme, je vous laisse donc: Mademoiselle, c'est un de nos amis, au moins, ajouta-t-elle; sans quoi je ne m'en irois pas, & son entretien vaut bien le mien; là-dessus elle partit.

Qu'est-ce que tout cela signifie, me dis-je en moi-même, & pourquoi cette femme me laisse-t-elle?

Ce jeune homme me parut d'abord assez interdit, & il débuta par s'asseoir à côté de moi, après m'avoir fait encore une révérence, à laquelle je répondis avec beaucoup de froideur.

Voici, dit-il, le plus beau tems du monde, & cette allée-ci est charmante, c'est comme si on étoit à la campagne: oui, repartis-je; & puis la conversation tomba: je ne m'embarassois guères de ce qu'elle deviendrait.

Apparemment qu'il cherchoit comment il la releveroit, & le seul moyen dont il s'avisa pour cela, ce fut de tirer sa tabatiere, & puis me la présentant ouverte: Mademoiselle en use-t-elle, me dit-il? Non, Monsieur, répondis-je; & le voilà encore à ne sçavoir que dire. Les monosyllabes, dont j'usois pour parler comme lui, n'étoient d'aucune ressource. Comment faire?

VI. Partie.

E

Je

Je touffai : Mademoiselle est-elle enrhumée ? Ce tems-ci cause beaucoup de rhumes : hier il faisoit froid , aujourd'hui il fait chaud ; & ces changemens de tems n'accoutument pas la santé : celà est vrai, lui dis-je.

Pour moi, reprit-il, quelque tems qu'il fasse, je ne suis point sujet aux rhumes, je ne connois pas ma poitrine, rien ne m'incommode.

Tant mieux, lui dis-je. Quant à vous, Mademoiselle, me repartit-il, enrhumée ou non, vous n'en avez pas moins le meilleur visage du monde, aussi-bien que le plus beau.

Monsieur, vous êtes bien honnête, lui répondis-je. Oh ! c'est la vérité. Paris est bien grand, reprit-il ; mais, il n'y a certainement pas beaucoup de personnes qui puissent se vanter d'être faites comme Mademoiselle, ni d'avoir tant de graces.

Monsieur, lui dis-je, voilà des compliments que je ne mérite point : je ne me pique pas de beauté ; & il n'est pas question de moi, s'il vous plaît. Mademoiselle, je dis ce que je vois ; & il n'y a personne à ma place, qui ne vous en dit autant & davantage, reprit-il : vous ne devez pas vous fâcher d'un discours qu'il vous est impossible d'empêcher, à moins que vous ne vous cachiez ; & ce seroit grand dommage, car il est certain qu'il n'y a point de Dame qui soit si digne d'être considérée. En mon particulier, je me tiens
heu-

heureux de vous avoir vûe, & encore plus heureux, si cette occasion, qui m'est si favorable, me procureroit le bonheur de vous revoir & de vous présenter mes services.

A moi, Monsieur, qui ne vous trouve ici que par hazard, qui suivant route apparence ne vous retrouverai de ma vie ?

Eh ! pourquoi de votre vie, Mademoiselle ? reprit-il. C'est selon votre volonté, cela dépend de vous ; & si ma personne ne vous étoit pas desagréable, voici une rencontre qui pourroit avoir bien des suites : il ne tiendra qu'à vous, que nous ayons fait connoissance ensemble pour toujours ; & pour ce qui est de moi, il n'y a pas à douter que je ne le souhaite, il n'y a rien à quoi j'aspire tant : c'est ce que la sincere inclination que je me sens pour vous m'engage à vous dire ; il est vrai, qu'il n'y a qu'un moment que j'ai l'honneur de voir Mademoiselle, & vous me direz que c'est avoir le cœur pris bien promptement ; mais, c'est le mérite & la physionomie des gens qui régle cela : certainement, je ne m'attendois pas à tant de charmes, & puisque nous sommes sur ce sujet, je prendrai la liberté de vous assurer que tout mon desir est d'être assez fortuné pour vous convenir, & pour obtenir la possession d'une aussi charmante personne que Mademoiselle.

Comment, Monsieur, repris-je, négligeant

de répondre à d'aussi pesantes & d'aussi grossières protestations de tendresse, & vous ne vous attendiez pas, dites-vous, à tant de charmes ? Est-ce que vous avez sçû que vous me verriez ici, en étiez-vous averti ?

Oui, Mademoiselle, me repartit-il : ce n'est pas la peine de vous tenir plus long-tems en suspens ; c'est de moi, dont Mademoiselle Cathos vous a entretenue en vous menant ; elle vient de me le dire. Quoi ! m'écriai-je encore, c'est donc vous qui êtes le mari qu'on me propose, Monsieur ?

C'est justement votre serviteur, me dit-il ; ainsi, vous voyez bien que j'ai raison, quand je dis que notre connoissance durera long-tems, si vous en êtes d'avis : c'étoit tout exprès que je me promenois dans le jardin ; & on ne m'a laissé avec vous, qu'afin de nous procurer le moyen de nous entretenir : on m'avoit bien promis, que je verrois une très-aimable Demoiselle ; mais, j'en trouve encore plus qu'on ne m'en a dit, d'où il arrive, que ce sera avec un tendre amour, que je me marierai aujourd'hui, & non pas par raison & par intérêt, comme je le croyois : oui, Mademoiselle, c'est véritablement, que je vous aime ; je suis enchanté des perfections que je rencontre en vous : je n'en ai point vû de pareilles ; & c'est ce qui m'a d'abord embarrassé en vous parlant ; car, quoique j'aye bien
fre-

fréquenté des Demoiselles , je n'ai encore été amoureux d'aucune : aussi êtes-vous plus gracieuse que toutes les autres ; & c'est à vous à voir ce que vous voulez qu'il en soit : vous êtes bien mon fait ; il n'y a plus qu'à savoir si je suis le vôtre : au surplus, Mademoiselle, vous pouvez vous enquêter de mon humeur & de mon caractère ; je suis sûr qu'on vous en fera de bons rapports : je ne suis, ni joueur, ni debauché, je me vante d'être rangé , je ne songe qu'à faire mon chemin à cette heure que je suis garçon ; & je ne serai pas pis quand je serai en ménage : au contraire , une femme & des enfans vous rendent encore meilleur ménager. Pour ce qui est de mes facultez presentes, elles ne sont pas bonnement bien considérables ; mon pere a un peu mangé , un peu trop aimé la joye, ce qui n'enrichit pas une famille : d'ailleurs, j'ai un frere & une sœur, dont je suis l'aîné à la vérité ; mais, c'est toujours trois parts au lieu d'une : on me donnera pourtant quelque chose d'avance en faveur de notre mariage : mais, ce n'est pas celà que je regarde : le principal est qu'on me gratifie à présent d'une bonne place , & qu'on me va mettre dans les Affaires, dès que notre contrat sera signé ; sans compter, que depuis trois ans je n'ai pas laissé que de faire quelques petites épargnes sur les appointemens d'un petit emploi que j'ai , & qu'on me change contre un

plus fort: ainfi, comme vous voyez, nous ferions bien-tôt à notre aife avec la protection que j'ai: c'est ce que vous fçauvez de la propre bouche de Monsieur de (il parloit du Miniftre ;) car je ne vous dis rien que de vrai, ma chere Demoifelle, ajouta-t-il, en me prenant la main qu'il voulut baifer.

Le cœur m'en fouleva: doucement, lui dis-je avec un dégoût que je ne pus diffimuler: point de geftes, s'il vous plaît; nous ne fommes pas encore convenus de nos faits. Qui êtes-vous, Monsieur? Qui je fuis, Mademoifelle? me répondit-il d'un air confus, & pourtant piqué. J'ai l'honneur d'être le fils du pere nourricier de Madame de (il me nomma la femme du Miniftre ;) ainfi, elle eft ma fœur de lait, rien que celà. Ma mere a une penfion d'elle, ma fœur la fert actuellement en qualité de premiere fille de Chambre; elle nous aime tous, & elle veut avoir foin de ma fortune.

Voilà qui je fuis, Mademoifelle: y a-t-il rien là-dedans qui vous choque? eft-ce que le parti n'eft pas de votre goût?

Monsieur, lui dis-je, je ne fonge guères à me marier. C'eft peut-être que je vous déplais, me répartit-il? Non, lui dis-je; mais, fi j'époufe jamais quelqu'un, je veux du moins l'aimer, & je ne vous aime pas encore: nous verrons dans la fuite. Tant pis; c'eft l'effet
de

de mon malheur, me répondit-il: ce n'est pas que je sois en peine de trouver une femme ; il n'y a pas encore plus de huit jours, qu'on me parla d'une , qui aura beaucoup de bien d'une tante, & qui d'ailleurs a pere & mere.

Et moi, Monsieur, lui dis-je, je suis orphelin, & vous me faites trop d'honneur. Je ne dis pas cela, Mademoiselle, & ce n'est pas à quoi je songe: mais, véritablement, je ne me serois pas imaginé que vous eussiez eu tant de mépris pour moi, me dit-il; j'aurois crû que vous y prendriez un peu plus garde, eu égard à l'occurrence où vous êtes, qui est naturellement assez fâcheuse, & pas des plus favorables à votre établissement: excusez si je vous en parle; mais, c'est par bonne amitié, & en maniere de conseil: il y a des occasions, qu'il ne faut pas laisser aller; principalement, quand on a affaire à des gens qui n'y regardent pas de si près, & qui ne font pas plus les difficiles que moi: en cas de mariage, il n'y a personne qui ne soit bien-aise d'entrer dans une famille; moi, je m'en passe, c'est ce qu'il y a à considérer.

Ah! Monsieur, lui dis-je, avec un geste d'indignation, vous me tenez-là un étrange discours; & votre amour n'est guères poli: laissons cela, je vous prie.

Pardi, Mademoiselle, comme il vous plaira, me répondit-il en se levant: je n'en serai

ni pis ni mieux ; & , avec votre permission , il n'y a pas de quoi être si fiere : si ce n'est pas vous , j'en suis bien mortifié ; mais , ce fera une autre : on a crû vous faire plaisir , & point de tort. A l'exception de votre beauté , que je ne dispute pas , & qui m'a donné dans la vûe , je ne sçais pas qui y perdra le plus de nous deux : je n'ai chicanné sur rien , quoique tout vous manque : je vous aurois estimée , honorée , & chérie , ni plus ni moins ; & , dès que celà ne vous accomode pas , je prends congé de Mademoiselle , & je reste bien son très-humble serviteur.

Monsieur , lui dis-je , je suis votre servante. Là-dessus , il fit quelques pas pour s'en aller ; & puis revenant à moi :

Au surplus , Mademoiselle , je songe que vous êtes seule , & si en attendant qu'on revienne vous chercher , ma compagnie peut vous être bonne à quelque chose ; je me donnerai l'honneur de vous l'offrir.

Je vous rends mille graces , Monsieur , lui répondis-je la larme à l'œil , non pas de ce qu'il me quittoit , comme vous pouvez penser , mais de la douleur de me voir livrée à d'aussi mortifiantes Aventures.

Ce n'est peut-être pas moi , qui suis cause que vous pleurez , Mademoiselle , ajouta-t-il : je n'ai rien dit qui soit capable de vous chagriner. Non , Monsieur , repris-je , je ne me plains point

point de vous: & ce n'est pas la peine que vous restiez; car, voici la personne qui m'a amenée ici, & qui arrive.

En effet, je vois venir de loin Mademoiselle Cathos, (c'étoit ainsi qu'il l'avoit appelée;) & soit qu'il ne voulût pas l'avoir pour témoin du peu d'accueil que je faisois à son amour, il se retira avant qu'elle m'abordât, & prit même un chemin différent du sien, pour ne la pas rencontrer.

Pourquoi donc Monsieur Villot vous quitte-t-il? me dit cette femme en m'abordant: est-ce que vous l'avez renvoyé? Non, repris-je, c'est que vous veniez, & que nous n'avons plus rien à nous dire. Eh bien, repartit-elle, Mademoiselle Marianne, n'est-il pas vrai que c'est un garçon bien fait? vous ai-je trompée? Quand vous n'auriez pas les disgrâces que vous sçavez, en demanderiez-vous un autre, & Dieu ne vous fait-il pas une grande grace? Allons, partons, ajouta-t-elle: on nous attend.

Je me levai tristement sans lui répondre, & la suivis, Dieu sçait dans quelle situation d'esprit.

Nous traversâmes de longs apartemens, & nous arrivâmes dans une salle où se tenoit une troupe de valets. J'y vis cependant deux personnes, dont l'une étoit un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une

figure fort noble; l'autre un homme plus âgé, qui avoit l'air d'un Officier ; & qui s'entretenoient près d'une fenêtre.

Arrêtez un moment ici, me dit la femme qui me conduisoit ; je vais avertir que vous êtes-là. Elle entra aussi-tôt dans une chambre, dont elle ressortit un moment après.

Mais, pendant ce court espace de tems qu'elle m'avoit laissée seule, le jeune homme en question avoit discontinué son entretien, & ne s'étoit attaché qu'à me regarder avec une extrême attention. Et, malgré tout mon accablement, j'y pris garde.

Ce sont-là de ces choses, qui ne nous échappent point à nous autres femmes. Dans quelque affliction que nous soions plongées; notre vanité fait toujours ses fonctions : elle n'est jamais en défaut ; & la gloire de nos charmes est une affaire à part, dont rien ne nous distrait.

J'entendis même que ce jeune homme disoit à l'autre du ton d'un homme qui admire : Avez vous jamais rien vû de si aimable ?

Je baissai les yeux, & je détournai la tête ; mais, ce fut toujours une petite douceur, que je ne négligeai point de goûter chemin faisant, & qui n'interrompit point mes tristes pensées.

Il en est de cela comme d'une fleur agréable, dont on sent l'odeur en passant.

En-

Entrons, me dit la femme qui venoit de sortir de la chambre : je la suivis, & les deux hommes entterent avec nous. J'y trouvai cinq ou six Dames & trois Messieurs, dont deux me parurent gens de robe, & l'autre d'épée. Monsieur Villot (vous sçavez qui c'est) y étoit aussi à côté de la porte, où il se tenoit comme à quartier, & dans une humble contenance.

J'ai dit trois Messieurs, je n'en compte pas un quatrième, quoique le principal, puisqu'il étoit le maître de la maison ; ce que je conjecturai, en le voyant sans chapeau. C'étoit le Ministre même, & ma conductrice me le confirma.

Mademoiselle, c'est devant Monsieur de . . . que vous êtes, me dit-elle. Et elle me le nomma.

C'étoit un homme âgé, mais grand, d'une belle figure, & de bonne mine, d'une physionomie qui vous rassuroit en la voyant, qui vous calmoit, qui vous remplissoit de confiance, & qui étoit comme un gage de la bonté qu'il auroit pour vous, & de la justice qu'il alloit vous rendre.

C'étoit de ces traits que le tems a moins vieillis, qu'il ne les a rendus respectables. Figurez-vous un visage qu'on aime à voir, sans songer à l'âge qu'il a : on se plaisoit à sentir la vénération qu'il inspiroit : la santé
même

même, qu'on y voyoit, avoit quelque chose de vénérable; elle y paroïssoit encore moins l'effet du temperament, que le fruit de la sagesse, de la sérénité, & de la tranquillité de l'ame.

Cette ame y faisoit réjaillir la douceur de ses mœurs: elle y peignoit l'aimable & consolante image de ce qu'elle étoit; elle l'embellissoit de toutes les graces de son caractère, & ces graces-là n'ont point d'âge.

Tel étoit le Ministre devant qui je parus: je ne vous parlerai point de ce qui regarde son ministère; ce seroit une matiere qui me passe.

Je vous dirai seulement une chose que j'ai moi-même entendu dire.

C'est qu'il y avoit dans sa façon de gouverner un mérite bien particulier, & qui étoit jusqu'alors inconnu dans tous les Ministres.

Nous en avons eu, dont le nom est pour jamais consacré dans nos Histoires: c'étoit de grands hommes; mais, qui, durant leur ministère, avoient eu soin de tenir les esprits attentifs à leurs actions, & de paroître toujours suspects d'une profonde politique: on les imaginoit toujours entourés de mystères, ils étoient bien-aisés qu'on attendit d'eux de grands coups, même avant qu'ils les eussent faits; que dans une affaire épineuse on pensât qu'ils seroient habiles, même

me avant qu'ils le fussent : c'étoit-là une opinion flatteuse dont ils faisoient en sorte qu'on les honorât ; industrie superbe, mais que leurs succès rendoient à la vérité bien pardonnable.

En un mot, on ne sçavoit point où ils alloient ; mais on les voyoit aller : on ignoroit où tendoient leurs mouvemens ; mais, on les voyoit se remuer , & ils se plaisoient à être vûs, & ils disoient, regardez-moi.

Celui-ci, au contraire, disoit-on, gouvernoit à la maniere des sages, dont la conduite est douce, simple, sans faste, & desintéressée pour eux-mêmes, qui songent à être utiles, & jamais à être vantez, qui font de grandes actions dans la seule pensée que les autres en ont besoin, & non pas à cause qu'il est glorieux de les avoir faites. Ils n'avertissent point qu'ils seront habiles, ils se contentent de l'être, & ne remarquent pas même qu'ils l'ont été. De l'air dont ils agissent, leurs opérations les plus dignes d'estime se confondent avec leurs actions les plus ordinaires. Rien ne les en distingue en apparence, on n'a point eu de nouvelles du travail qu'elles ont coûté : c'est un génie sans ostentation qui les a conduites, il a soustrait la capacité qu'il a employée, il a tout fait pour elles, & rien pour lui ; d'où il arrive que ceux, qui en retirent le fruit, le prennent souvent comme on le leur donne, & sont plus contens que surpris

pris ; il n'y a que les gens qui pensent , qui ne sont point les dupes de la simplicité du procédé de celui qui les mene.

Il en étoit de même à l'égard du Ministre dont il est question ; falloit-il surmonter des difficultés presque insurmontables , remédier à tel inconvenient presque sans remède , procurer une gloire , un avantage , un bien nécessaire à l'Etat , rendre traitable un ennemi qui l'attaquoit , & que sa douceur , que l'embarras des tems où il se trouvoit , ou que la modestie de son ministère abusoit ; il faisoit tout cela ; mais , aussi discrètement , aussi uniment , avec aussi peu d'agitation , qu'il faisoit tout le reste ; c'étoit des mesures si sourdes , si paisibles , si imperceptibles ; il se soucioit si peu de vous préparer à toute l'estime qu'il alloit mériter , qu'on eût pu oublier de le louer malgré toutes ses actions louables.

Il en étoit de lui comme d'un pere de famille , par qui les enfans sont heureux , paisibles , & considerez ; il ne leur vante pourtant point les soins qu'il prend pour cela , parce qu'il n'a que faire de leur éloge ; eux , de leur côté , ne les remarquent point ; mais , ils l'aiment.

Et ce caractère une fois connu dans un Ministre , est bien neuf & bien respectable ; il donne peu d'occupations aux curieux ; mais , beaucoup de confiance & de tranquillité aux Sujets.

A l'é-

A l'égard des Etrangers, ils regardoient ce Ministre-ci comme un homme qui aimoit la justice, & avec qui ils ne gagneroient rien à ne la pas aimer eux mêmes; il leur avoit appris à régler leur ambition, & à ne craindre aucune mauvaise tentative de la sienne: voilà comme on parloit de lui. Revenons: nous sommes dans sa chambre.

Entre toutes les personnes qui nous entouroient, & qui étoient au nombre de sept ou huit, tant hommes que femmes, quelquesunes sembloient ne me regarder qu'avec curiosité, quelques autres d'un air railleur & dédaigneux: de ce dernier nombre étoient les parens de Valville; je m'en apperçus après.

J'oublie de vous dire, que le fils du pere nourricier de Madame, ce jeune homme qu'on me destinoit pour époux, s'y trouvoit aussi, il se tenoit d'un air humble & timide à côté de la porte; ajoutez-y les deux hommes que j'avois vus dans la Salle, & qui étoient entrez après nous.

Je fus d'abord un peu étourdie de tout cet appareil; mais, cela se passa bien vite. Dans un extrême découragement, on ne craint plus rien. D'ailleurs, on avoit tort avec moi, & je n'avois tort avec personne; on me persécutoit; j'aimois Valville, on me l'ôtoit; il me sembloit n'avoir plus rien à craindre; & l'autorité la plus formidable perd à la fin le droit d'épouvanter l'innocence qu'elle opprime.

Elle est vraiment jolie; & Valville est assez excusable, dit le Ministre d'un air souriant, & en adressant la parole à une de ces Dames qui étoit sa femme: oui, fort jolie; & pour une Maîtresse, passe, répondit une autre Dame, d'un ton revêché.

A ce discours, je ne fis que jeter sur elle un regard froid & indifférent: doucement, lui dit le Ministre. Approchez, Mademoiselle, ajouta-t-il, en me parlant: on dit que Monsieur de Valville vous aime; est-il vrai qu'il songe à vous épouser? Du moins me l'a-t-il dit, Monseigneur, répondis-je. La-

Là-dessus, voici de grands éclats de rire moqueurs de la part de deux ou trois de ces Dames : je me contentai de les regarder encore, & le Ministre de leur faire un signe de la main, pour les engager à cesser.

Vous n'avez ni pere ni mere, & ne sçavez qui vous êtes, me dit-il après. Cela est vrai, Monseigneur, lui répondis-je. Eh bien, ajouta-t-il, faites-vous donc justice, & ne songez plus à ce mariage là. Je ne souffrirais pas qu'il se fit : mais, je vous en dédommagerai ; j'aurai soin de vous. Voici un jeune homme, qui vous convient, qui est un fort honnête garçon, que je pousserai, & qu'il faut que vous épousiez : n'y consentez-vous pas ?

Je n'ai pas dessein de me marier, Monseigneur, lui répondis-je ; & je vous conjure de ne m'en pas parler : mon parti est pris là-dessus. Je vous donne encore vingt-quatre heures pour y songer, reprit-il : on va vous reconduire au Couvent. Je vous renverrai chercher demain : point de mutinerie ; aussi bien ne reverrez-vous plus Valville, j'y mettrai ordre.

Je ne changerai point de sentiment, Monseigneur, repartis-je ; je ne me marierai point, sur tout à un homme qui m'a reproché mes malheurs : ainsi, vous n'avez qu'à voir dès à présent ce que vous voulez faire de moi ; il seroit inutile de me faire revenir.

A peine achevois-je ces mots, qu'on annonça Valville & sa mere, qui parurent sur le champ.

Jugez de leur surprise & de la mienne. Ils avoient découvert que le Ministre avoit part à mon Enlèvement, & ils venoient me redemander.

Quoi ! ma Fille, tu es ici, s'écria Madame de Miran ? Ah ! ma Mere, c'est elle-même, s'écria de son côté Valville.

Je vous dirai le reste dans la septième Partie, qui à deux pages près, débutera, je le promets, par l'Histoire de la Religieuse, que je ne croïois pas encore si loin, quand j'ai commencé cette sixième Partie ci.

Fin de la sixième Partie.

